

@

Ki-kiun-tsiang

**TCHAO-CHI-
KOU-EUL**

ou

**L'ORPHELIN
DE LA CHINE**

Traduit par
Stanislas JULIEN

L'orphelin de la Chine

à partir de :

TCHAO-CHI-KOU-EUL, ou L'ORPHELIN DE LA CHINE

Drame historique, de Ki-kiun-tsiang

Traduit par Stanislas JULIEN (1799-1873)
Membre de l'Institut

Editions Moutardier, Paris, 1834, XXIX+132 pages.

mise en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr

TABLE DES MATIÈRES

[Avant-propos](#)

[Avertissement](#)

[Pièces historiques sur *l'Orphelin de la Chine*](#)

[Spécimen du texte chinois](#)

[Prologue](#)

[Acte I](#)

[Acte II](#)

[Acte III](#)

[Acte IV](#)

[Acte V](#)

L'orphelin de la Chine

A

M. LE DOCTEUR J. WATSON

TÉMOIGNAGE

DE RECONNAISSANCE ET D'ATTACHEMENT

STANISLAS JULIEN

L'orphelin de la Chine

AVANT-PROPOS

@

Le drame que nous offrons aujourd'hui au public est intitulé en chinois *Tchao-chi-kou-eul-ta-pao-tchheou*, c'est-à-dire : « Le petit Orphelin de la famille de Tchao, qui se venge d'une manière éclatante. » Il est extrait d'un répertoire en quarante volumes, qui porte le titre de *Youen-jin-pé-tchong*, « Les cent pièces de théâtre des Youen ¹ » ou princes de la famille de Gengis-khan, qui ont régné en Chine depuis 1260 jusqu'en 1341.

Cette pièce avait déjà été traduite d'une manière abrégée, en 1731, par le P. Prémare, qui résidait à Pékin et qui, depuis trente ans, faisait sa principale étude de la langue chinoise. Il confia son manuscrit à deux de ses amis, MM. du Velaër et du Brossai, qui partaient pour l'Europe. Mais ceux-ci, au lieu de le remettre à M. Fourmont l'aîné, comme ils en étaient chargés, l'envoyèrent au P. du Halde, qui l'imprima dans le [troisième volume de sa Description de la Chine](#). Cet ouvrage ayant paru en 1735, M. Fourmont fut très surpris d'y voir *l'Orphelin de Tchao*. Il se plaignit amèrement de ce procédé du père du Halde, et inséra dans sa Grammaire chinoise, imprimée en 1745, un extrait de la lettre d'envoi du P. Prémare, d'où il résulte clairement que le manuscrit de cet ouvrage lui était destiné. Cette circonstance donna lieu à une polémique très vive, dont les détails ne peuvent trouver place ici.

Tout le monde sait que Voltaire puisa dans ce drame le sujet de son *Orphelin de la Chine* ; mais ce qu'on ignore généralement, c'est que la traduction du P. Prémare ne donne qu'une idée fort imparfaite de l'ouvrage original. Dans ce drame, comme dans toutes les pièces du même recueil, le dialogue est entremêlé d'un grand nombre d'ariettes en vers, qui se chantent avec accompagnement de musique, et qui sont souvent pleines d'élévation et de pathétique. Le P. Prémare, qui ne paraît pas s'être livré à l'étude de la poésie chinoise, n'a pas traduit les

¹ La 91^e pièce est une comédie intéressante intitulée *l'Avare*. On en trouvera l'analyse dans les notes de *l'Aulularia* de Plaute, traduit par M. Nandet.

L'orphelin de la Chine

passages en vers, et a remplacé presque constamment ces morceaux, qui occupent quelquefois la moitié d'une scène, par les mots *il chante*. Voici le motif qu'il donne de cette grave omission :

« Ces chants sont difficiles à entendre, surtout pour les Européens, parce qu'ils sont remplis d'allusions à des choses qui nous sont inconnues, et de figures de langage dont nous avons de la peine à nous apercevoir.

Le lecteur pourra se faire une idée de l'effet que produit la traduction tronquée du P. Prémare, en retranchant dans un acte de la nôtre tous les morceaux en vers que nous avons marqués de guillemets.

Si Voltaire avait eu une traduction complète de ce drame chinois, et surtout s'il avait eu sous les yeux les pièces historiques que nous publions ci-après, il est probable qu'il aurait puisé de nouvelles inspirations dans la partie lyrique, et qu'il aurait habilement profité du récit de Sse-ma-tsien.

Ce serait peut-être ici le lieu d'entrer dans quelques détails sur la poésie chinoise, dont l'intelligence peut ouvrir aux sinologues une nouvelle branche de littérature que ses difficultés, qui arrêtent les Chinois ¹ eux-mêmes, semblaient avoir fermée pour longtemps aux Européens. Mais nous serions obligé d'entrer dans des développements philologiques, qui seraient mieux placés dans un livre d'étude, ou dans un ouvrage d'érudition. Nous nous contenterons de rappeler ici que nous avons traité, d'une manière assez étendue, des difficultés de la poésie chinoise, dans la préface d'un drame chinois en prose et en vers intitulé *l'Histoire du cercle de craie* ², que le comité de traductions d'ouvrages orientaux établi à Londres a publié à ses frais en 1832.

¹ J'ai eu souvent l'occasion de consulter M. Joseph Li, le plus habile des quatre Chinois qui sont venus à Paris en 1829 ; mais jamais je n'ai pu obtenir de lui l'explication d'un seul passage en vers. Cette circonstance, et l'exemple de savants illustres, qui sont restés étrangers à l'étude de la poésie chinoise, m'ont décidé à consacrer quelque temps pour en aplanir les difficultés. Le public jugera si mes efforts ont produit quelque chose d'utile.

² Cette traduction se trouve à Paris, chez Debure frères, rue Serpente, n° 7, ainsi que tous les ouvrages publiés par l'*Oriental translation committee*.

L'orphelin de la Chine

En parlant ici de ce qui manque à la traduction du P. Prémare, notre intention n'est point de mettre en doute son profond savoir, qu'il est peut-être impossible d'égaliser en Europe, où nous sommes privés d'une foule de dictionnaires indispensables, et, ce qui est plus regrettable encore, de l'assistance des Chinois instruits, qu'il pouvait consulter à tout moment. Nous avons voulu seulement donner au public une idée des obstacles que nous avons à vaincre en nous imposant la tâche difficile de traduire des morceaux qui ont effrayé le P. Prémare lui-même, et appeler ainsi sur les fautes nombreuses qui ont dû nous échapper l'indulgence des vrais savants.

@

AVERTISSEMENT

@

Ssé-ma-tsien, le plus célèbre historien de la Chine, qui vivait plus d'un siècle avant notre ère ¹, a composé un Mémoire fort étendu sur la famille de Tchao ². C'est à cette source que l'auteur Ki-kiun-tsiang a puisé le sujet de *l'Orphelin*. Il m'eût été facile à mon tour de tirer du récit de Ssé-ma-tsien des détails qui eussent suffi à l'intelligence de la pièce. L'ouvrage original n'étant compris que d'un petit nombre de savants, j'avais toute latitude pour arranger une Notice historique, qui eût peut-être mieux fait ressortir le mérite du drame chinois. Mais nous vivons à une époque où l'on aime, avec raison, à remonter aux sources de l'histoire. J'ai donc cru intéresser vivement les lecteurs, et leur offrir un nouveau sujet d'étude, en traduisant fidèlement le récit noble et simple que fait Ssé-ma-tsien des malheurs de la famille de Tchao, et en reproduisant les documents originaux tels qu'ils se sont présentés à l'auteur du drame.

Les personnes qui se livrent aux compositions dramatiques, et celles qui aiment à en faire l'objet d'une critique consciencieuse, pourront se placer au même point de vue que Ki-kiun-tsiang, et juger, en connaissance de cause, s'il a su profiter de tous les ressources que lui offrait l'histoire. Elles auront encore à examiner le parti que Voltaire a tiré du même sujet. Mais, pour être justes, elles devront se souvenir qu'il avait sous les yeux une traduction fort incomplète ; et que le P. Prémare, en omettant les morceaux en vers, a dépouillé l'ouvrage original des passages les plus relevés et les plus pathétiques, et qu'il lui a enlevé, sans le savoir, ce genre de mérite que l'auteur français de *l'Orphelin de la Chine* regrette de n'y point trouver, et qu'il appelle avec raison la *poésie* et *l'éloquence* de la pièce.

@

¹ On croit généralement que Ssé-ma-tsien est né vers l'an 145 avant J.-C.

² Ce Mémoire important, dont je me propose de publier la traduction complète, se trouve dans le [Ssé-ki, liv. 43](#).

PIÈCES HISTORIQUES SUR L'ORPHELIN DE LA CHINE ¹.

@

AN 607 AVANT J.-C. ²

Ling-kong, roi de Tsin ³, se livrait à de folles dépenses ; il levait des impôts onéreux pour faire peindre les murs de ses appartements. Souvent il s'armait d'un arc, et, du haut d'une tour, il lançait des balles contre les passants. Il prenait plaisir à les voir fuir pour se dérober à ses coups. Un jour son cuisinier lui ayant servi un pied d'ours qui n'était pas assez cuit, il entra en colère et le tua. Il ordonna ensuite à des femmes d'emporter le cadavre, et d'aller le jeter dehors. Comme elles passaient devant le palais, elles rencontrèrent les ministres Tchao-tun et Souï-hoeï, qui allèrent trouver le roi et lui reprochèrent sa cruauté ; mais il ne voulut point les écouter. Une autre fois, ils trouvèrent dans le palais une main coupée, et allèrent ensemble faire des représentations au roi, qui fut encore sourd à leurs avis.

Ling-kong, fatigué des reproches qu'il recevait tous les jours, ordonna à un homme nommé Tsou-ni d'aller assassiner Tchao-tun. Il arriva de grand matin et trouva la porte de sa chambre ouverte. Tchao-tun avait déjà mis son costume de cérémonie ⁴ pour aller à la cour ; mais comme il était encore trop tôt, il s'assit sur un fauteuil et s'endormit tout habillé. Tsou-ni ⁵ dit en soupirant :

¹ Voyez le [Sse-ki, liv. 39, fol. 31](#). Les personnes qui entendent le chinois seront sans doute tentées de vérifier ma traduction sur le texte ; mais je dois les avertir que, dans un petit nombre de passages, j'ai suivi la rédaction abrégée du *Sse-ki*, que donne le *Tong-kien-kang-mou* (les Grandes annales de la Chine).

² Je suis ici la chronologie du Tong-kien-kang-mou. Voy. *Tsien-pien*, 6^e année de l'empereur Kouang-wang, liv. 17, fol. 19.

³ Le royaume de Tsin comprenait la province du Chan-si, et quelque chose dans la partie australe du Pé-tché-li. Ce royaume fut fondé l'an 1115 avant l'ère chrétienne, par l'empereur Tching-wang, qui le donna en apanage à son second fils Thang-chou-iu. On compte en tout trente-sept princes, qui y ont régné l'espace de 740 ans. (*Des Hautesrayes*.)

⁴ Voyez le Tong-kien-kang-mou, *Tsien-pien*, livre 17, folio 20.

⁵ C'est ainsi qu'il faut lire d'après le dictionnaire Pin-tseu-tsien et plusieurs auteurs célèbres. L'éditeur de la pièce chinoise lit *Tsou-i*.

L'orphelin de la Chine

— Ce serait commettre un crime que de tuer ce ministre vertueux, ou de ne pas exécuter l'ordre du roi.

A ces mots, il sortit, et se donna la mort en se brisant la tête contre un cannellier.

Longtemps auparavant, Tchao-tun, allant un jour aux champs de Cheou-chan, qu'il faisait cultiver, aperçut sous un mûrier un homme mourant de faim, et lui donna à manger. Cet homme, qui s'appelait Khi-mi-ming ¹, devint quelque temps après cuisinier du roi de Tsin. Tchao-tun n'entendit plus parler de lui.

A la neuvième lune, Ling-kong invita Tchao-tun à dîner, et mit des soldats en embuscade pour le tuer. Khi-mi-ming, le cuisinier du roi, en ayant été informé, il eut peur que Tchao-tun ne s'enivrât, et qu'il ne pût se lever de table et s'enfuir. Il entra précipitamment dans la salle et s'écria :

— Un sujet qui boit à la table de son prince ne doit pas aller au-delà de trois tasses.

À ces mots, il fit sortir Tchao-tun, afin qu'il se dérobât d'avance au danger qui le menaçait. Tchao-tun sortit avant que les assassins eussent eu le temps de se réunir et de fondre sur lui. Alors Ling-kong lança contre lui un énorme chien de l'espèce appelée 'Ao. Mais Khi-mi-ming lui porta un coup violent et le tua. Ling-kong fit ensuite sortir les soldats de leur embuscade, et leur ordonna de poursuivre Tchao-tun. Khi-mi-ming lutta contre eux et les empêcha d'avancer. Pendant ce temps-là Tchao-tun s'enfuit loin du palais.

Tchao-tun, ayant revu son libérateur, lui demanda le motif de sa conduite.

— Je suis, répondit-il, l'homme qui mourait de faim sous le mûrier.

¹ Le commentateur fait observer, d'après l'historien Tso-chi, qu'il faut lire ici *Ti-mi-ming*. Il ajoute, en s'appuyant de la même autorité, que l'homme mourant *de faim sous le murier* s'appelait Ling-tché, et que Ti-mi-ming est celui qui a tué le chien dont le *Ssi-ki* va parler. L'auteur du drame a suivi cette opinion.

L'orphelin de la Chine

Tchao-tun fit de vaines instances pour savoir son nom.

Comme Khi-mi-ming avait fait évader Tchao-tun, il fut obligé de s'enfuir sur-le-champ. Tchao-tun ¹ n'était pas encore sorti des frontières de Tsin, lorsque le général Tchao-tchouen, son frère cadet, tua Ling-kong, par surprise, dans le jardin des pêchers, et alla au-devant de Tchao-tun.

Tchao-tun était estimé du peuple ; mais Ling-kong, par ses folles dépenses et ses cruautés, s'était aliéné le cœur de ses sujets. C'est pourquoi il ne fut pas difficile de se défaire de lui. Tchao-tun rentra dans ses fonctions...

Tchao-tun envoya Tchao-tchouen au-devant du prince Hé-tun, frère cadet de Siang-kong, qui s'était retiré à la cour impériale des Tcheou, et le fit monter sur le trône de Tsin, qu'il occupa sous le nom de Tching-kong ².

AN 597 AVANT J.-C. ³

Tchao-tun mourut ⁴ sous le règne de King-kong, et reçut le nom posthume de Siouen-meng. Son fils lui succéda, sous le nom de Tchao-so.

La troisième année du règne de King-kong, Tchao-so, étant général de l'armée de Tsin, se mit à la tête du troisième corps d'armée pour secourir le roi de Tching, et livra bataille à Tchoang-wang, roi de Tsou, auprès du fleuve Jaune. Tchao-so épousa Tchouang-ki ⁵, sœur aînée du feu roi Tching-kong.

La troisième année de King-kong, roi de Tsin, un nommé Tou'an-kou Ta-fou conçut le désir de faire mourir la famille de Tchao.

¹ Voyez le Tong-kien-kang-mou. *Tsien-pien*, liv. 17, fol. 20 rect., ligne 14.

² Tching-kong était l'oncle de Ling-kong. Il ne régna pas longtemps, et fut remplacé par son fils King-kong-kiu.

³ Voyez le Tong-kien-kang-mou, 10^e année de l'empereur Ting-wang, *Tsien-pien*, liv. 18, fol. 16.

⁴ [Sse-ki, liv. 43, fol. 4.](#)

⁵ Plusieurs commentateurs pensent, avec l'historien Tso-chi, que Tchoang-ki était la fille de Tching-kong.

L'orphelin de la Chine

Jadis, Tchao-tun avait eu un songe extraordinaire. Il vit Chou-tai, l'un de ses ancêtres, qui le serrait dans ses bras et pleurait amèrement. Mais bientôt sa douleur et ses sanglots se changèrent en allégresse. Il rit aux éclats, et se mit à chanter en battant des mains.

Tchao-tun fit tirer les sorts. D'abord la tortue sacrée donna des présages alarmants, ensuite ils prirent un heureux aspect. Youen, secrétaire de Tchao-tun, lui donna l'explication suivante :

— Ce songe est du caractère le plus sinistre : si le malheur ne vous atteint pas, il tombera sur votre fils, et les calamités que je redoute pour vous menacent même votre petit-fils.

Dès ce moment, la famille de Tchao commença à décliner. Dans l'origine, Tou-'an-kou avait été en faveur auprès de Ling-kong ; et, quand King-kong fut monté sur le trône, il le nomma ministre de la justice. Il voulut alors exécuter son projet homicide, et mettre en jugement les meurtriers de Ling-kong, pour se défaire de Tchao-tun. Il s'adressa à tous les chefs militaires et leur dit :

— Quoique Ling-kong ait été tué sans que Tchao-tun le sût, cependant il était le chef de ses assassins. Si un sujet tue son souverain, et qu'on laisse à la cour ses fils et ses petits-fils, comment pourra-t-on punir le coupable ? Qu'il me soit permis de faire mourir Tchao-so.

Han-kioué lui dit :

— Lorsque Ling-kong fut assassiné, Tchao-tun était absent. Le feu roi Tching-kong ne lui a pas ôté la vie, parce qu'il le regardait comme innocent. Si les généraux qui m'écoutent font mourir le descendant de Tchao-tun, ils iront contre les intentions du feu roi. D'ailleurs c'est se révolter contre son souverain que de tuer un homme de son autorité privée. Lorsqu'il se présente une affaire aussi grave que celle-ci, et qu'on n'en donne pas connaissance au roi, on agit comme si l'on ne reconnaissait point de roi.

Tou-'an-kou ne voulut point se rendre à ces raisons.

L'orphelin de la Chine

Han-kioué alla avertir Tchao-so et l'engagea à fuir sur-le-champ. Tchao-so s'y refusa.

— Si vous me promettez sincèrement, lui dit-il, de ne pas laisser abolir les sacrifices funèbres qui sont dus à la famille de Tchao, je mourrai sans regrets.

Han-kioué le lui promit. Il prétexta une indisposition, et ne sortit point de chez lui.

Tou-'an-kou, sans demander les ordres du roi, prit avec lui tous les chefs militaires et alla attaquer la famille de Tchao dans le second palais. Il tua Tchao-so, Tchao-tong, Tchao-kouo et Tchao-ing-tsi ¹, et extermina tous leurs parents.

La femme de Tchao-so, qui était la sœur aînée du feu roi Tching-kong, se trouvait enceinte. Elle s'enfuit et se cacha dans un endroit retiré du palais.

Il y avait alors un ancien hôte de Tchao-so, nommé Kong-sun-tchou-kieou. Celui-ci dit un jour à Tching-ing, qui avait été l'ami de Tchao-so :

— Pourquoi n'êtes-vous pas mort comme les autres ?

Tching-ing lui répondit :

— La femme de Tchao-so est enceinte. Si par bonheur elle accouche d'un fils, je l'élèverai en secret ; si s'est une fille, je ne veux pas vivre davantage.

Quelque temps après, la femme de Tchao-so accoucha d'un fils. Tou-'an-kou, en ayant été informé, ordonna de faire des perquisitions dans le palais. La princesse enveloppa son fils dans un de ses vêtements, en lui adressant cette prière :

— Si la famille de Tchao doit s'éteindre aujourd'hui, pleure, mon enfant ! Mais, je t'en supplie, retiens tes cris si elle n'est point condamnée de s'éteindre !

¹ Ces trois hommes étaient les frères de Tchao-tun. [Voyez le Ssé-ki, liv. 43, fol. 2 verso, ligne 9.](#)

L'orphelin de la Chine

On fouilla le palais, mais l'enfant ne poussa aucun cri et échappa ainsi à la mort.

Kong-sun-tchou-kieou dit alors à Tching-ing :

— Ils ont cherché l'enfant et ne l'ont point trouvé, ils reviendront sans doute faire de nouvelles recherches. Comment faire ?

Kong-sun-tchou-kieou lui répondit :

— Quel est le plus difficile, de rétablir un orphelin dans ses droits, ou de mourir ?

— Il est aisé de mourir, lui dit Tching-ing, mais c'est une chose difficile que de rétablir un orphelin.

— Eh bien ! ajouta Kong-sun-tchou-kieou, comme le chef de la maison de Tchao vous a jadis comblé de ses bienfaits, tâchez de faire la chose difficile dont nous parlons ; moi, je me charge de la plus aisée : permettez-moi de mourir le premier.

Ces deux hommes, ayant arrêté leur projet, prirent un enfant ¹ qu'ils enveloppèrent dans des langes d'étoffe précieuse, et allèrent le cacher sur une montagne.

Tching-ing sortit de sa retraite, et, trompant les chefs militaires, il leur dit :

— Je désirais rétablir un jour l'Orphelin de la famille de Tchao, mais je vois que je n'ai ni le courage ni la persévérance nécessaires pour y réussir. Si quelqu'un veut me donner mille onces d'argent, je lui ferai connaître le lieu où est caché l'Orphelin de Tchao.

Les généraux furent transportés de joie, et lui promirent la somme qu'il demandait. Ils prirent une troupe de soldats, et, guidés par Tching-ing, ils allèrent attaquer Kong-sun-tchou-kieou.

¹ Un historien assure que cet enfant était le fils de Tching-ing. L'auteur du drame a suivi cette opinion. Voyez le Tong-kien-kang-mou, Tsien-pien, liv. 18, fol. 17.

L'orphelin de la Chine

Celui-ci soutint le mensonge de son ami.

— Tching-ing, leur dit-il, est un homme digne de mépris. Autrefois, lorsque le malheur s'appesantit sur le second palais ¹, n'ayant pu mourir, il forma avec moi le projet de cacher l'Orphelin de Tchao, et voilà qu'il me vend aujourd'hui ! Quoiqu'il ne pût rétablir l'Orphelin, fallait-il le vendre à ses meurtriers ?

A ces mots, il pressa l'enfant sur son sein en s'écriant :

— O Ciel ! ô Ciel ! quel crime a commis l'Orphelin de Tchao ?
Je vous en supplie, tuez-moi et laissez-lui la vie.

Les généraux furent sourds à la prière de Kong-sun-tchou-kieou et le massacrèrent avec l'Orphelin. Ils s'imaginèrent qu'ils avaient tué l'Orphelin de la famille de Tchao, et s'en retournèrent remplis de joie.

Cependant le véritable Orphelin de Tchao existait encore. Tching-ing le prit, et alla le cacher au fond d'une forêt, où il demeura avec lui pendant quinze ans.

AN 581 AVANT J.-C. ²

Le roi King-kong étant tombé malade, on tira les sorts. Le devin dit que les descendants ³ de Ta-yé, dont les âmes n'étaient point satisfaites, étaient cause du malheur que le Ciel envoyait au roi.

King-kong interrogea à ce sujet Han-kioué. Celui-ci, sachant que l'Orphelin de Tchao existait encore, lui répondit :

— Il y a encore dans le royaume de Tsin un descendant de Ta-yé. Est-il possible que l'on abolisse les sacrifices funèbres de la famille de Tchao ? Le premier chef de cette famille, et Tchong-yen son descendant, portèrent également le nom de

¹ Le palais de Tchao-so.

² Voyez le Tong-kien-kang-mou, *Tsien-pien*, liv. 19, fol. 9.

³ Nous voyons plus bas, dans le discours de Kong-sun, que King-kong avait aboli les sacrifices funèbres de la maison de Tchao.

L'orphelin de la Chine

Ing. Tchong-yen seconda puissamment l'antique empereur Hoeï-ti ¹. Sous les Tcheou vos ancêtres se distinguèrent par leurs vertus. Mais quand vinrent les empereurs Yeou-wang et Li-wang, Chou-taï quitta les Tcheou, et se rendit à la cour de Tsin, où il servit utilement Wen-heou, l'un de vos aïeux. Plus tard un des neveux de Chou-taï ² rendit des services signalés à Tching-kong, votre père, et jusqu'ici les sacrifices funèbres de la famille de Tchao n'avaient point été interrompus. Maintenant Votre Majesté seule a aboli ces sacrifices, et tout votre royaume en gémit de douleur ! C'est pour cela que la tortue sacrée donne de si sinistres présages. Prince, songez au plus tôt à prévenir les malheurs qui vous menacent.

King-kong ayant demandé s'il existait encore quelques descendants de la famille de Tchao, Han-kioué lui fit connaître toute la vérité.

Alors King-kong forma avec Han-kioué le projet de rétablir l'Orphelin dans tous ses droits. Il le fit appeler auprès de lui et le cacha dans son palais. Les généraux ³ étant venus voir le roi, pour s'informer de sa santé, King-kong, qui comptait sur l'appui des troupes de Han-kioué pour leur en imposer, les engagea à aller voir l'Orphelin de Tchao, qui s'appelait Tchao-wou.

Les généraux ne purent s'y refuser.

— Autrefois, lui dirent-ils, les malheurs qui s'appesantirent sur le second palais étaient l'ouvrage de Tou-'an-kou. Il fabriqua un faux ordre du roi et nous força ainsi de lui obéir. Autrement, quel est celui d'entre nous qui aurait osé faire du mal à votre famille ? Si, dans ce moment, le roi n'était pas malade, nous voudrions reconnaître solennellement le descendant de la famille de Tchao. Nous exécuterions ainsi les ordres du roi et nous remplirions notre plus ardent désir.

¹ Il conduisait le char de l'empereur. [Ssé-ki, liv. 43, fol. 1.](#)

² Il désigne Tchao-tun.

³ C'étaient, pour la plupart, ceux qui avaient jadis massacré la famille de Tchao.

L'orphelin de la Chine

Après cette démarche, King-kong invita Tchao-wou ¹ et Tching-ing à venir saluer tous les généraux. Il revint aussitôt, et, avec les chefs militaires que guidaient Tching-ing et Tchao-wou, il alla attaquer Tou'an-kou, et l'extermina avec toute sa famille. Il rendit ensuite à Tchao-wou les terres et une ville qui lui revenaient pour son apanage.

Quand Tchao-wou eut pris le bonnet viril, Tching-ing fit ses adieux à tous les magistrats ; puis il dit à Tchao-wou :

— Jadis, lorsque le malheur s'appesantit sur le second palais, toutes les personnes de la maison de Tchao ont eu le courage de mourir. Si je leur ai survécu, ce n'est pas que je n'eusse pu mourir comme elles ; mais je songeais à faire reconnaître l'héritier de la famille de Tchao. Maintenant que Tchao-wou est rétabli dans ses droits, et qu'il a recouvré la charge qui lui appartenait, il faut que j'aie dans l'autre monde informer Tchao-siouen-meng ² et Kong-sun-tchou-kieou de ce qui s'est passé.

Tchao-wou pleura d'attendrissement et de douleur ; il frappa la terre de son front, et le supplia de renoncer à ce funeste dessein.

— J'aurais désiré, lui dit-il, épuiser mon corps et mon âme, afin de vous témoigner toute ma reconnaissance : serez-vous assez insensible à ma douleur pour me quitter et mourir ?

— Il le faut, il le faut, lui répondit Tching-ing. Siouen-meng et Kong-sun m'ont cru capable de vous faire rétablir dans vos droits, et c'est pour cela qu'ils ont voulu mourir les premiers. Si je ne vais pas leur annoncer que leur vœu est accompli, ils croiront que je n'ai pas su exécuter mon dessein.

Il dit, et se donna la mort.

Tchao-wou porta pendant trois ans le deuil prescrit pour une mère, et destina les revenus d'une terre à lui offrir des sacrifices funèbres.

¹ Nom donné à l'Orphelin. Il signifie celui qui marche sur les traces de Tchao.

² Nom posthume de Tchao-tun.

L'orphelin de la Chine

Ces sacrifices, qui tombent au printemps et en automne, n'ont jamais été interrompus, et se célèbrent encore aujourd'hui ¹ avec toute leur solennité primitive.

@

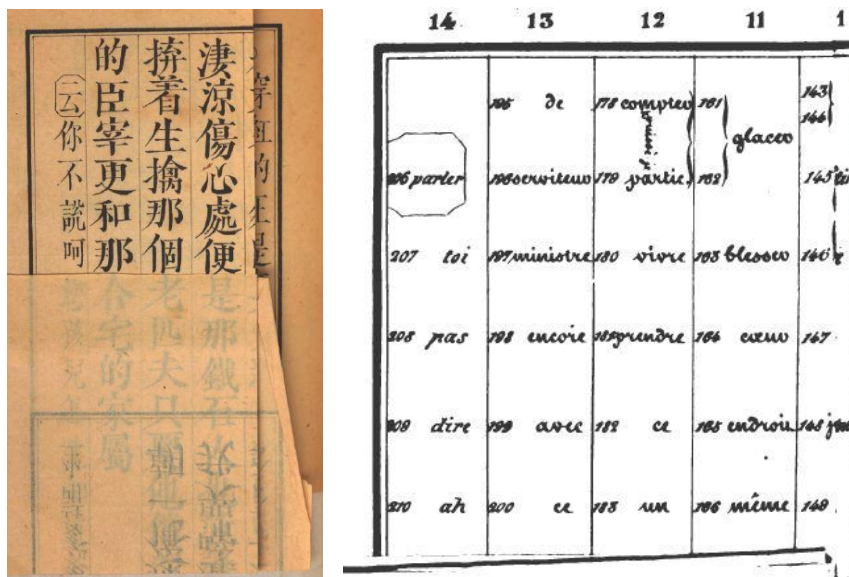
¹ Il faut entendre l'époque où vivait Ssé-ma-tsien.

L'orphelin de la Chine

Spécimen du texte chinois, suivi d'une traduction littérale ¹. Observations

@

Nous croyons intéresser la plupart de nos lecteurs en leur offrant un *Spécimen* du texte original de *l'Orphelin*, dessiné par un artiste habile dans la calligraphie chinoise (M. Racinet), et en l'accompagnant d'une traduction aussi littérale que possible.



Le spécimen, tel que restitué par le numériseur de l'ouvrage.

Les Chinois n'ont point de caractères mobiles ; il se servent de planches de bois, gravées en relief, qui deviennent de véritables planches stéréotypes. La finesse du papier les empêche d'imprimer des deux côtés ; le titre courant, et le chiffre qui sert à la fois pour le *recto* et le *verso*, sont divisés par la pliure, et, pour les lire, on est souvent obligé de dédoubler le feuillet. Les livres chinois commencent où les nôtres finissent ; les lignes sont disposées en colonnes verticales qui vont de droite à gauche. Afin qu'on pût saisir, au premier coup d'œil, cette disposition particulière de l'écriture chinoise, nous avons numéroté les lignes des deux pages, depuis la première jusqu'à la quatorzième ; et, de un à deux cent vingt et un, tous les caractères qui y sont contenus. Un large zéro indique le commencement du *spécimen* qui répond à la page

¹ Le feuillet double du texte, et celui de la traduction littérale, qui est imprimée à la manière chinoise, ne doivent pas être coupés.

L'orphelin de la Chine

112, ligne 23, de la traduction française. Le dialogue en prose est imprimé en petits caractères, et les ariettes en gros caractères ; nous avons de même employé, dans notre traduction littérale, deux écritures différentes. Enfin, pour offrir un *fac-simile* parfait du texte, nous avons fait usage de papier de Chine jaune, semblable à celui de l'original.

Les lecteurs seront sans doute frappés de la nature elliptique de la langue chinoise, où les mots, qui sont monosyllabes, n'ont aucunes terminaisons qui indiquent les genres, les nombres et les cas des substantifs, les voix, les temps et les personnes des verbes.

@

L'ORPHELIN DE LA CHINE

PERSONNAGES

TOU-'AN-KOU, ministre de la guerre.

TCHAO-SO, fils de Tchao-tun et gendre du roi.

LA PRINCESSE, fille du roi et épouse de Tchao-so.

TCHING-ING, médecin.

HAN-KIOUE, général.

KONG-SUN, ancien ministre d'État, retiré des affaires.

TCHING-PEÏ, l'orphelin de Tchao.

WEÏ-KIANG, premier ministre d'État.

@

PROLOGUE

@

SCÈNE I

TOU-'AN-KOU, suivi de soldats ¹

Il récite des vers

L'homme ne songe point à blesser le tigre : c'est le tigre qui songe à faire du mal à l'homme. Contentons nos passions lorsqu'il en est temps : car, si nous laissons échapper l'occasion, tous nos efforts seront inutiles.

Il parle

Je suis Tou-'an-kou ², général en chef du royaume de Tsin. Depuis que Ling-kong, notre roi, est sur le trône, parmi tous les officiers civils et militaires il n'y en a que deux à qui il accorde toute sa confiance : dans l'ordre civil, c'est Tchao-tun ; dans l'ordre militaire, c'est moi. Il s'en faut de beaucoup que nous vivions tous les deux en bonne intelligence. J'ai constamment l'intention de tuer Tchao-tun ; mais jusqu'ici je n'ai pu le faire tomber sous mes coups. Le fils de Tchao-tun s'appelle Tchao-so ; il est maintenant le gendre du roi. J'avais ordonné à un soldat intrépide, nommé Tsou-ni, de s'armer d'un poignard et d'escalader les murs du palais, pour aller assassiner Tchao-tun ; mais Tsou-ni s'est tué lui-même en se brisant la tête contre un cannellier.

Un jour Tchao-tun, étant allé dans un champ situé hors de la ville, pour animer des laboureurs au travail, il vit sous un mûrier

¹ Tous les mots chinois terminés par un *n* doivent se lire comme si cette lettre était suivie d'un *e* muet.

² Le même comédien remplit souvent plusieurs rôles : c'est pour cela qu'un acteur ne commence jamais à parler pour la première fois sans décliner ses noms. Autrement le spectateur pourrait se tromper en voyant le même visage à deux acteurs différents.

L'orphelin de la Chine

un homme mourant de faim. Il lui donna du vin et du riz autant qu'il en voulut, et répara ses forces épuisées. Cet homme le quitta sans le remercier.

Quelque temps après, un prince des barbares de l'occident ayant offert en tribut un chien appelé Chin-'ao ¹, le roi Ling-kong m'en fit présent. Dès le moment que j'eus reçu Chin-'ao, j'imaginai un stratagème pour tuer Tchao-tun. J'enfermai Chin-'ao dans une chambre retirée, et je le laissai pendant quatre à cinq jours ² sans boire ni manger. Je suspendis dans le jardin qui est derrière ma maison un homme de paille, habillé comme Tchao-tun, et portant un manteau violet, une ceinture ornée de jade, une tablette d'ivoire, et des bottes noires. Je mis dans le ventre de l'homme de paille le cœur et les entrailles d'un mouton. J'amenai ensuite Chin-'ao, qui, en un clin d'œil, déchira le manteau violet et assouvit la faim qui le dévorait. Je l'enfermai comme auparavant dans une chambre retirée, et je ne l'en fis sortir qu'après l'avoir affamé pendant quatre à cinq jours. A peine Chin-'ao eut-il aperçu l'homme de paille, qu'il déchira le manteau violet, et dévora comme auparavant les entrailles de mouton. Je l'exerçai ainsi pendant cent jours ; et, lorsque je crus qu'il était propre à servir mes desseins, j'allai trouver Ling-kong au milieu de sa cour.

— Sire, lui dis-je, il y a ici un homme sans loyauté, sans piété filiale, qui nourrit des intentions perfides contre son souverain.

A ces mots, Ling-kong fut transporté de colère et me demanda son nom.

¹ Le mot *Chin-'ao* signifie chien de l'espèce 'ao, doué d'un instinct surnaturel.

² Il y a en chinois : trois ou cinq jours.

L'orphelin de la Chine

— Dernièrement, lui répondis-je, un prince des barbares de l'occident vous a offert en tribut un chien appelé Chin-'ao, qui est doué d'un instinct merveilleux ; il reconnaîtra le coupable.

— Autrefois, me dit Ling-kong, rempli de joie, il y avait, du temps des empereurs Yao et Chun, un animal nommé Hiaï-tchäi, qui reconnaissait les hommes pervers et s'élançait sur eux. Aurais-je pu espérer que dans mon petit royaume de Tsin il se trouverait un chien aussi intelligent ! Où est-il ?

Sur-le-champ j'allai chercher Chin-'ao, et je l'amenai dans la salle d'audience. Dans ce moment Tchao-tun, avec son manteau violet et sa ceinture de jade, se tenait à côté du lit de repos où était assis Ling-kong. Dès que Chin-'ao l'eut aperçu, il s'élança sur lui et le mordit.

— Tou-'an-kou, me dit Ling-kong, contre qui avez-vous lâché Chin-'ao ? Hélas ! ne seriez-vous pas un calomniateur !

Chin-'ao, une fois lancé, poursuivit Tchao-tun, qui se sauva tout autour de la salle et s'échappa. Un officier, auprès de qui passa le chien, entra en colère en le voyant : c'était Ti-mi-ming, un des capitaines des gardes de l'empereur. Il renversa Chin-'ao d'un coup de massue en forme de courge ; puis il tira son sabre, saisit le chien par la peau de la tête, et le coupa en deux.

Tchao-tun, s'étant enfui du palais, chercha le char à quatre roues avec lequel il était venu ; mais j'avais fait dételer deux des chevaux, et enlever une des deux roues. Quand il fut monté sur son char, il ne put faire un pas en avant.

L'orphelin de la Chine

En ce moment passa un homme robuste. Il soutint le char avec son bras, fouetta les chevaux, qui s'ouvrirent un chemin dans la direction de la montagne, et il fit échapper Tchao-tun. Vous me demanderez quel était cet homme. C'était Ling-tché, qu'il avait trouvé mourant de faim sous un mûrier. Après avoir parlé à Ling-kong, j'allai exterminer sans distinction de rang les trois cents personnes de la maison de Tchao-tun. Il ne reste plus maintenant que Tchao-so, qui habite dans son palais avec la fille du roi. Comme il est le gendre de Ling-kong, je n'ose le faire mourir de mon autorité privée. En réfléchissant en moi-même, je songe que le meilleur moyen d'empêcher une plante de pousser des rejetons, c'est d'en extirper les racines. J'ai contrefait un décret de Ling-kong, et j'ai envoyé un messenger pour porter de sa part trois présents à Tchao-so, une corde d'arc, du vin empoisonné, et un poignard, avec ordre de choisir et de se donner la mort. Je lui ai recommandé de courir promptement et de revenir aussitôt me rendre réponse.

Il récite des vers

J'ai déjà exterminé les trois cents personnes de la maison de Tchao-tun. Il ne reste plus que Tchao-so, le gendre du roi. Peu importe quel genre de mort il choisisse : qu'il meure, et j'aurai montré que, pour détruire une plante, il faut extirper ses racines.

Il sort.

L'orphelin de la Chine

SCÈNE II

TCHAO-SO ; LA PRINCESSE, son épouse

TCHAO-SO

Je m'appelle Tchao-so ; je suis attaché au service du roi en qualité de Tou-weï.

Qui aurait pensé que Tou-'an-kou deviendrait l'ennemi de mon père, et qu'il entraînerait Ling-kong à faire exterminer, sans distinction de rang, les trois cents personnes dont se composait notre maison ? Princesse, écoutez mes dernières volontés. Vous êtes maintenant enceinte : si vous accouchez d'une fille, je n'ai rien à vous dire ; mais si c'est d'un fils, je lui donne dans votre sein un nom d'enfance : je le nomme Tchao-chi-kou-eul (l'Orphelin de la famille de Tchao), afin que, devenu grand, il venge les injures de son père et de sa mère.

LA PRINCESSE, *pleurant.*

Hélas ! vous me faites mourir de douleur !

L'orphelin de la Chine

SCÈNE III

UN MESSAGER, suivi de plusieurs huissiers ;
TCHAO-SO ; LA PRINCESSE, sa femme

LE MESSAGER

Je suis chargé d'un ordre du roi. J'apporte trois présents que Sa Majesté envoie à son gendre Tchao-so : une corde d'arc, du vin empoisonné, et un poignard. Il faut qu'il choisisse et qu'il meure promptement. Ensuite j'emprisonnerai la princesse dans son palais. Je n'ose mettre du retard à m'acquitter de ma commission. Courons vite porter le message royal. Mais me voici arrivé à la porte du palais. (*Apercevant Tchao-so :*)

— Tchao-so, à genoux ; écoutez l'ordre du roi !

Il lit

Parce que toute ta maison est dépourvue de loyauté et de piété filiale, que tu as trompé ton souverain et violé les lois de l'État, j'ai fait exterminer, sans distinction de rang, toutes les personnes de ta maison ; mais ce châtiment ne suffit pas à tes crimes. Cependant, comme tu es mon gendre, je ne puis souffrir qu'on te donne la mort. Je t'envoie trois présents : choisis, et meurs.

De plus, la princesse votre épouse sera emprisonnée dans son palais et séquestrée de la société de tous ses parents. Allons, Tchao-so, l'ordre sacré du roi ne peut souffrir de retard. Choisissez, choisissez vite, et donnez-vous la mort.

TCHAO-SO

Princesse ! comment faire ?

Il chante sur l'air : *Chang-hoa-chi*

L'orphelin de la Chine

C'est en vain que j'ai été probe et loyal, pour témoigner ma reconnaissance à mon roi. Tous mes services s'évanouissent en un matin. Ce ministre, qui est la peste de l'État, dispose insolemment de la puissance suprême, et emploie contre des hommes innocents les plus coupables artifices. Il veut me traîner sur la place publique et me faire trancher la tête. Faut-il que ceux qui ont déployé un courage héroïque pour le bien de leur pays soient réduits à périr du dernier supplice !

LA PRINCESSE

O Ciel ! ayez pitié de nous ! Il a massacré toute ma maison, et les corps des victimes sont restés sans sépulture !

TCHAO-SO

Il chante sur le même air

Je ne pourrai obtenir que mon corps soit enseveli sur l'antique colline où reposent mes pères.

Il parle

Princesse, souvenez-vous bien de ce que je vous ai recommandé.

LA PRINCESSE

Je vous entends.

TCHAO-SO

Il chante

En vous donnant ces instructions, une pluie de larmes coule le long de mes joues, et chaque parole me cause une angoisse douloureuse. Attendez que

L'orphelin de la Chine

votre fils soit devenu grand, et apprenez-lui à venger
la mort des trois cents personnes de notre maison.

Il se donne la mort et on l'emporte hors de la scène.

LA PRINCESSE

O mon époux ! vous me faites mourir de douleur !

LE MESSAGER

Tchao-so s'est tué d'un coup de poignard, et déjà la princesse
est emprisonnée dans son propre palais. Il faut que je m'en
retourne pour rendre réponse au roi.

Il récite des vers

Un prince des barbares de l'occident avait offert en
tribut un chien appelé Chin-'ao. Les trois cents
personnes de la maison de Tchao n'ont pu échapper à
la mort. La princesse, hélas ! est prisonnière dans son
propre palais. Plût au Ciel que Tchao-so n'eût pas été
forcé de se tuer lui-même d'un coup de poignard !

L'orphelin de la Chine

ACTE PREMIER

@

SCÈNE I

TOU-'AN-KOU

Je suis Tou-'an-kou. Craignant que la princesse ne mît au monde un fils qui, une fois devenu grand, me poursuivrait comme un ennemi acharné, je l'ai emprisonnée dans son propre palais. Elle doit être accouchée maintenant. Comment se fait-il que le messager, qui est parti depuis longtemps, tarde si fort à venir me rendre réponse ?

L'orphelin de la Chine

SCÈNE II

UN SOLDAT, TOU-'AN-KOU

LE SOLDAT

J'apporte des nouvelles au général en chef. La princesse, qui est emprisonnée dans son palais, vient d'accoucher d'un fils, qu'elle a nommé *Tchao-chi-kou-eul* (l'Orphelin de la maison de Tchao).

TOU-'AN-KOU

Serait il vrai qu'il s'appelle *l'Orphelin de la maison de Tchao* ! Attendons que cet enfant ait un mois accompli ; il sera encore temps de le tuer. Qu'on aille porter mes ordres à Han-kioué, le général en second, pour qu'il garde les portes du palais de la princesse.

On ne fouillera pas les personnes qui entrent, mais seulement celles qui sortent. Si quelqu'un ose emporter furtivement *l'Orphelin de la famille de Tchao*, je ferai décapiter toute sa maison, et j'exterminerai jusqu'au dernier tous ceux qui tiennent à lui par un des neuf degrés de parenté. Qu'on affiche une proclamation qui fasse connaître mes volontés à tous les chefs militaires. Quiconque me désobéira sera puni de mort.

Il récite des vers

Si la princesse de Tsin était enceinte, et qu'elle ait mis au monde l'Orphelin de Tchao ¹, il est certain qu'il deviendra mon ennemi mortel : Attendons qu'il ait atteint l'âge d'un mois ; et je le ferai périr sous le tranchant du glaive. C'est alors qu'on pourra dire que j'ai détruit la plante en extirpant sa racine.

Il sort.

¹ En chinois, le mot *kou* signifie un enfant qui a perdu son père.

L'orphelin de la Chine

SCÈNE III

LA PRINCESSE, tenant un enfant nouveau-né.

Elle récite des vers

Toutes les peines, tous les tourments de l'univers
me déchirent le cœur. Mes soupirs et mes larmes
sont aussi nombreux, aussi pressés que les gouttes
de pluie qui tombent dans une nuit d'automne !

1 Je suis la fille du roi de Tsin. Le cruel Tou-'an-kou a exterminé,
sans distinction de rang, toutes les personnes de la maison de
Tchao. L'enfant que j'ai mis au monde aujourd'hui est un fils. Je
me souviens des dernières paroles que le gendre du roi m'a
adressées avant de mourir : « Si vous accouchez d'un fils,
appelez-le *l'Orphelin de la famille de Tchao*, afin que, quand il
sera devenu grand, il venge les injures de son père et de sa
mère. » O Ciel ! comment faire pour que ce tendre enfant sorte
des portes de ce palais ?... Il me vient une heureuse idée ! Je
suis maintenant sans parents, mais il me reste un ami nommé
Tching-ing, qui était attaché à notre service, et dont le nom
n'était point porté sur la liste des personnes qui composaient
notre maison. Je l'attends avec impatience, pour l'instruire de
mon dessein.

L'orphelin de la Chine

SCÈNE IV

TCHING-ING, portant une boîte remplie d'herbes médicinales.

Je suis Tching-ing ; j'exerce la profession de médecin. Précédemment j'étais attaché au service du gendre du roi, qui, loin de me traiter comme un homme ordinaire, ne cessait de me combler de toutes ses bontés. Mais hélas ! le cruel Tou-'an-kou a exterminé, sans distinction de rang, toutes les personnes de sa maison. Heureusement que mon nom n'était point porté sur la liste. Maintenant la princesse est emprisonnée dans son propre palais. C'est moi qui, chaque jour, lui porte le thé et le riz. La princesse vient d'accoucher d'un fils qu'elle a appelé *l'Orphelin de la famille de Tchao*, afin que, quand il sera devenu grand, il venge les injures de son père et de sa mère ; mais je crains bien qu'il ne puisse échapper des mains de Tou-'an-kou : et alors toutes les espérances que l'on fonde sur lui seraient détruites. J'ai appris que la princesse me demandait. Je pense qu'elle a besoin de quelques remèdes qu'exige sa position. Il faut que j'aie la trouver. Me voici bientôt à la porte du palais. Entrons tout droit, sans me faire annoncer.

Apercevant la princesse

La princesse a fait appeler Tching-ing ; que lui veut-elle ?

LA PRINCESSE

Toute la maison de Tchao est morte d'une manière bien cruelle ! Tching-ing ! voici le motif unique pour lequel je vous ai fait appeler. Je viens de mettre au monde un fils. Lorsque son père touchait à sa dernière heure, il lui a donné un nom d'enfance, et l'a appelé *Tchao-chi-kou-eul* (l'Orphelin de la famille de Tchao). Tching-ing, pendant tout le temps que vous avez fréquenté la maison de Tchao, vous n'avez jamais eu à vous

L'orphelin de la Chine

plaindre de nous. Pourriez-vous trouver un moyen d'emporter secrètement cet enfant, afin qu'un jour, quand il sera devenu grand et fort, il puisse venger la famille de Tchao ?

TCHING-ING

Eh quoi ! princesse, vous ne savez donc pas ce qui s'est passé ? Le cruel Tou-'an-kou sait que vous avez mis au monde *l'Orphelin de la famille de Tchao*, et il a fait afficher la proclamation suivante aux quatre portes de la ville : « Si quelqu'un cache l'Orphelin, sa famille entière sera décapitée, et l'on exterminera jusqu'au dernier tous ceux qui tiennent à lui par un des neuf degrés de parenté. » Comment pourrais-je l'emporter secrètement ?

LA PRINCESSE

Elle récite des vers

Vous savez l'axiome : Quand vous êtes dans une situation critique ¹, songez à vos parents ; quand vous êtes en danger, confiez-vous à vos amis.

Si vous pouvez sauver mon fils, ce sera un rejeton qui fera revivre la famille de Tchao.

Elle se jette à ses genoux

Tching-ing, ayez pitié de moi ! La vengeance des trois cents personnes de la famille de Tchao est entre les mains de cet enfant.

¹ Comme Prémare est celui de tous les missionnaires qui a le mieux su le chinois, et que quelques personnes pourraient croire que ma traduction est fautive toutes les fois qu'elle diffère essentiellement de la sienne, je crois devoir signaler de temps en temps les erreurs les plus graves qui lui sont échappées. Ces remarques seront surtout utiles aux personnes qui étudient le chinois, et en faveur desquelles je me propose de publier prochainement le texte de *l'Orphelin de Tchao*. Ce texte, joint à celui du drame intitulé [*Hoei-lan-ki, ou l'Histoire du Cercle de craie*](#), que la Société Asiatique a fait imprimer à la fin de la *Chrestomathie chinoise*, sera, j'espère, de quelque secours aux personnes qui désirent lire des pièces de théâtre. D'ailleurs la traduction de ces deux drames ne doit être regardée que comme un *specimen* d'un recueil de pièces chinoises que je me propose de publier en français.

Prémare s'est trompé ici en traduisant les mots *iu-khi* par cette phrase : Quand on a besoin de *promptitude*.

L'orphelin de la Chine

TCHING-ING

Princesse, levez-vous. Si je réussis à emporter secrètement votre fils, et que Tou-an-kou vienne à le savoir, il vous demandera où est le petit Orphelin de la famille de Tchao. Vous répondrez : « Je l'ai donné à Tching-ing. » Je mourrai avec toute ma famille (peu importe) ; mais croyez-vous qu'il laissera la vie à ce tendre enfant ?

LA PRINCESSE

C'en est fait ! c'en est fait ! c'en est fait ! Tching-ing, retirez-vous, et bannissez vos craintes.

Elle récite des vers

Tching-ing, je ne veux point alarmer votre cœur. Écoutez mes dernières paroles, qui s'échappent au milieu d'une source de pleurs : son père est mort sous le tranchant du fer.

Elle prend sa ceinture et se pend

C'en est fait ! c'en est fait ! c'en est fait ! La mère doit suivre son fils et mourir avec lui.

On l'emporte.

TCHING-ING

Aurais-je pu penser que la princesse se donnerait la mort ? Je n'ose rester plus longtemps ici. Je vais ouvrir ce coffre, et y placer ce tendre enfant ; puis je cacherais son corps, en l'enveloppant avec des simples. O Ciel ! prends pitié de lui ! Les trois cents personnes de la maison de Tchao ont été exterminées ; et il ne reste plus que ce faible rejeton. Quel bonheur ! quelle glorieuse action, si je puis t'emporter d'ici et te sauver ! Mais si l'on vient à me fouiller et à te découvrir, hélas !

L'orphelin de la Chine

c'en est fait de toi, et ta mort entraînera la mienne et celle de toute ma famille !

Il récite des vers

Qui pourrait penser à la maison de Tchao sans verser des larmes de pitié ? Tching-ing, médite bien au fond de ton âme. Il faut que tu sortes du palais du général, qui est entouré de neuf enceintes. C'est chose aussi difficile que de s'échapper du vaste réseau de malheurs dont le ciel et la terre enveloppent les hommes !

Il sort.

L'orphelin de la Chine

SCENE V

HAN-KIOUÉ, suivi de soldats

Je suis Han-kioué le général en second et l'adjudant de Tou-'an-kou. Il m'a chargé de garder les portes du palais de la princesse. Voici pourquoi : la princesse vient d'accoucher d'un enfant, qu'elle a nommé *l'Orphelin de la famille de Tchao* ; et il craint que quelqu'un ne l'emporte secrètement. Il m'a ordonné de me tenir aux portes du palais. Si quelqu'un enlève l'Orphelin et qu'on le découvre, il fera décapiter sa famille entière ; et les personnes qui tiennent à lui par un des neuf degrés de parenté seront toutes exterminées ! Soldats et officiers, gardez sévèrement les portes du palais. Oh ! scélérat de Tou-'an-kou ! jusqu'à quand feras-tu périr encore les hommes les plus intègres et les plus vertueux !

Il chante sur l'air : *Sien-liu-tien-kiang-chin*

Tous les États de l'empire sont agités par le tumulte des armes. Il n'en est point qui puisse résister à Tsin ; et bientôt ils demanderont à goûter le calme et le repos. Est-il possible qu'il existe au monde un homme aussi barbare que Tou-'an-kou, qui fait périr sans pitié des princes et des ministres qui sont des modèles de loyauté et de piété filiale !

Il chante sur l'air de : *Hoen-kiang-long*

Le ciel lui sourit, les saisons le favorisent ; et, au sein d'une paix profonde, le roi accorde à ce monstre sa confiance et son affection. Les hommes les plus distingués par leur loyauté et leur piété filiale périssent d'une mort ignominieuse sur la place publique, tandis que ce scélérat qui se livre aux plus coupables

L'orphelin de la Chine

intrigues, se repose mollement dans son palais. C'est lui, maintenant, qui accorde les récompenses et inflige les supplices. Qu'on ne dise plus que l'autorité est partagée entre le roi et ses ministres : il remplit tout le palais de sa cruelle puissance, tous ceux qui osent lui désobéir sont exterminés jusqu'au dernier. Tout le monde vante mon courage intrépide. Si je ne m'ensers pas aujourd'hui, je ne suis pas digne de commander à des hommes !

Il parle

Je pense qu'une haine implacable est allumée entre les deux maisons de Tou'-an-kou et de Tchao-tun. Quand pourra-t-elle s'éteindre ?

Il chante sur l'air : *Yeou-hou-lou*

Il veut couper la plante, et extirper les racines d'où peut naître son malheur. Il m'a ordonné de garder les portes du palais ; mais moi je suis un vieux serviteur, dévoué au salut de l'État. Il est défendu de cacher celui qui emportera en secret le nouveau-né ; mais mon cœur pourrait-il souffrir que ce monstre immole le jeune Orphelin ?

Il parle

Tou'-an-kou, que tu es cruel !

Il chante

Un jour s'allumera la colère du Ciel, et le peuple indigné se soulèvera contre toi. Ne crains-tu pas les flots bouillonnants de sa rage ; ne crains-tu pas les dix mille bouches qui vont vomir à l'envi des torrents d'injures et d'imprécations ? Le Ciel montrera sa face

L'orphelin de la Chine

redoutable, et tu ne trouveras devant lui ni démenche ni pardon !

Il chante sur l'air : *Tian-hia-yo*

Ne dit-on pas que, quand la vengeance céleste vient tard, elle frappe vos enfants et vos petits-enfants ; et que, quand elle suit de près votre crime, elle s'appesantit sur vous-même ? Et toi, infâme ministre, comment as-tu pu être pendant vingt ans le collègue de Tchao-tun, et ne pas puiser dans son exemple le moindre sentiment de justice ? Toutes tes pensées, tous les mouvements de ton cœur, ne tendent qu'à faire le mal, et tu as présenté l'homme le plus vertueux comme un criminel ! Si l'on vous comparait attentivement l'un à l'autre, quel est celui qui serait reconnu pour un homme sanguinaire ?

Il parle

Soldats ! veillez soigneusement aux portes ; si vous voyez quelqu'un sortir du palais, vous m'avertirez sur-le-champ.

LES SOLDATS

Vous serez obéi.

L'orphelin de la Chine

SCÈNE VI

TCHING-ING, courant d'un air effaré

Je porte, dans cette boîte remplie d'herbes, le petit Orphelin de la famille de Tchao. O Ciel ! prends pitié de lui ! Mais heureusement que les portes du palais sont gardées par le général Han-kioué. Il doit son élévation au seigneur Tchao-tun ; si j'ai le bonheur de le rencontrer en sortant, moi et ce tendre enfant nous sommes sauvés.

Il sort.

HAN- KIOUÉ

Officiers, ramenez-moi cet homme qui porte une boîte d'herbes médicinales. (*A Tching-ing.*) Qui es-tu ?

TCHING-ING

Je suis un médecin ; mon nom de famille est Tching ; je m'appelle Tching-ing.

HAN-KIOUÉ

D'où viens-tu ?

TCHING-ING

Je viens du palais de la princesse, à qui j'ai donné des médicaments.

HAN-KIOUÉ

Quelle espèce de médicaments ?

TCHING-ING

Des potions que l'on donne aux femmes en couches.

HAN-KIOUÉ

Que portes-tu dans ce coffre ?

L'orphelin de la Chine

TCHING-ING

Rien que des herbes médicinales.

HAN-KIOUÉ

Quelle espèce d'herbes médicinales ?

TCHING-ING

Les herbes appelées kieï-keng, kan-tsao et po-ho ¹.

HAN-KIOUÉ

N'y a t-il rien autre chose de caché ?

TCHING-ING

Rien autre chose.

HAN-KIOUÉ

En ce cas, tu peux t'en aller.

Tching-ing s'enfuit rapidement. Han-kioué le rappelle.

Tching-ing, reviens ici. Qu'est-ce qu'il y a dans cette boîte ?

TCHING-ING

Il n'y a rien que des herbes médicinales.

HAN-KIOUÉ

N'y aurait-il pas encore autre chose de caché ?

TCHING-ING

Il n'y a rien autre chose de caché.

HAN-KIOUÉ

Va-t'en.

Tching-ing se sauve avec précipitation. Han-kioué le rappelle.

¹ *Kieï-keng*, *campanula glanca* ; *Kan-tsao*, *glycyrrhiza glabra*. Je n'ai point trouvé de synonyme linnéen à la plante *po-ho*.

L'orphelin de la Chine

Tching-ing, reviens ici : il y a là-dessous quelque chose de louche ¹. Quand je te dis, Va-t'en, tu voles comme la flèche échappée de l'arc ; quand je te dis, Reviens, on dirait un crin qui traîne sur un tapis de laine. Dis-moi, Tching-ing, crois-tu que je ne te connais pas ?

Il chante sur l'air : *Ho-si-heou-ting-hoa*

Tu es un ancien hôte de la maison de Tchao-tun ; moi, je suis attaché au service de Tou-'an-kou. Je vois bien que tu as caché ce petit rejeton de Ki-lin ², qui n'a pas encore un mois.

Il parle

Tching-ing, vois-tu ce palais ?

Il chante sur le même air

Comment sortiras-tu de cette caverne de tigre et de léopard, où l'air même ne peut pénétrer ? Si je n'étais pas un général soumis à Tou-'an-kou, je ne t'interrogerais pas d'une manière si pressante.

Il parle

Tching-ing, je pense que tu as reçu de grands bienfaits de la maison de Tchao.

TCHING-ING

Tout homme qui a reçu des bienfaits doit y répondre par des bienfaits ³. Cela va sans dire.

HAN-KIOUÉ

¹ Prémare se trompe en traduisant : Il y a là-dedans quelque chose de caché. L'expression *'an-wei* (*obscur*) est prise ici au figuré, et se rapporte à la conduite de Tching-ing.

² Le Ki-lin est un animal fabuleux qui est regardé comme le roi des animaux ; l'expression *rejeton de ki-lin* désigne ici le fils d'un prince.

³ Prémare : *Je l'avoue, je les connais*. Cette version est incorrecte, et fait disparaître l'axiome du texte.

L'orphelin de la Chine

Il chante

Tu dis que celui qui a reçu des bienfaits doit y répondre par des bienfaits. Je ne crains qu'une chose, c'est que tu veuilles t'échapper, et que tu n'y puisses réussir. Toutes les portes du palais sont étroitement gardées.

En quelle partie du ciel ou de la terre t'enfuiras-tu ? Si l'on te ramène, et qu'on découvre la vérité, on ira donner à Tou-'an-kou des nouvelles de l'Orphelin. Il te sera impossible de le sauver, car sa mort est décrétée d'avance.

Il parle

Soldats, retirez-vous. Si je vous appelle, vous viendrez ; si je ne vous appelle pas, restez.

LES SOLDATS

Cela suffit.

HAN-KIOUÉ, *ouvrant la boîte et apercevant l'enfant*

Tu disais qu'il n'y avait là dedans que des herbes appelées *kieï-keng*, *kan-tsaο* et *po-ho* ; et voilà que je découvre du *gin-sen*¹.

Tching-ing tombe tout tremblant à ses genoux

HAN-KIOUÉ

Il chante sur l'air : *Kin-tsan-eul*

Le front du tendre Orphelin est inondé de sueur.
Les coins de sa bouche sont encore tout blancs du lait maternel. Que ses membres sont frêles et délicats ! Il

¹ Il y a ici un jeu de mots qui est intraduisible. Le gin-sen (*panax quinquefolium*) est le nom d'une plante très estimée en Chine. On dit que sa racine ressemble à un homme. La première syllabe *gin* signifie homme. C'est sur cette idée que joue *Han-kioué*. Prémare traduit : *Voici cependant un petit homme*. Il me semble qu'il fallait laisser dans la traduction le double sens qu'offre le texte.

L'orphelin de la Chine

ouvre ses deux petits yeux et semble me reconnaître. Quoique triste et souffrant au fond de ce coffre, on dirait qu'il tâche de retenir ses cris. Cette étroite prison où il est enserré, ces bandelettes qui l'enchaînent de toutes parts, l'empêchent de retourner son corps et d'étendre ses jolis pieds. Quoiqu'il ait reçu tous les attributs de l'homme, il n'est pas encore maître de lui-même ; et quand il serait maître de lui-même, il lui manque la force et l'âge viril pour user de sa liberté ¹.

TCHING-ING

Il récite des vers

Seigneur, apaisez votre colère, et permettez à votre serviteur de vous raconter depuis l'origine tout ce qui s'est passé.

Il parle

Songez que Tchao-tun était un des plus vertueux serviteurs de la maison de Tsin. Tou-'an-kou conçut une jalousie envenimée, et lança contre cet homme probe et loyal un chien appelé Chin-'ao. Mais il s'enfuit du palais, et échappa à la mort. Ensuite il monta sur son char, qui n'avait plus qu'une roue. Ling-tché, pour lui témoigner sa reconnaissance, soutint le char et le dirigea dans les profondeurs d'un bois, sans qu'on sût ce qu'il était devenu. Ling-kong ajouta foi à la calomnie et laissa Tou-'an-kou agir au gré de ses passions et de sa perversité. Il envoya à son gendre un poignard avec lequel il se donna la mort, et extermina sans pitié toutes les personnes de sa maison. Il enferma la princesse dans un palais isolé, et la priva de la société et des soins de tous ses

¹ J'ai été forcé de paraphraser ce passage pour lui donner un sens. En voici le mot à mot : être homme - pas malice de soi-même ; maître de soi-même - pas être homme.

L'orphelin de la Chine

parents. Pour se conformer aux dernières volontés de son époux, elle appela son fils *l'Orphelin de Tchao*. Le fils et la mère ne purent ¹ vivre réunis : car, à peine lui avait-elle donné le jour, qu'elle s'en alla aux sombres demeures. Elle a ordonné à Tchinging de le cacher et de le garder pendant longtemps, afin qu'un jour, quand il sera devenu grand, il prenne soin des tombeaux de la maison de Tchao ; Puisque j'ai eu le bonheur de vous rencontrer, général, j'espère que vous tirerez l'épée pour secourir mes efforts. Mais s'il coupait ce tendre rejeton, ne serait-ce pas éteindre à jamais toute sa famille ?

HAN-KIOUÉ

Si j'allais lui porter ce petit Orphelin, je serais bientôt comblé de richesses et d'honneurs. Mais Han-kioué est un guerrier aussi renommé par sa grandeur d'âme que par sa valeur ; jamais il ne s'abaissera à une telle infamie.

Il chante sur l'air : *Tsouï-tchong-tien*

Si j'allais lui porter ce petit Orphelin pour obtenir de l'avancement et des distinctions brillantes, n'aurait-on pas raison de dire que je perds les autres afin de servir mes propres intérêts ? Qui ne verserait des larmes de pitié sur les trois cents personnes qui ont été massacrées ? Qui est-ce qui effacera cette haine éternelle, qui est grande comme le ciel !

Il parle

Si Tou-'an-kou voyait ce petit Orphelin,

Il chante

N'est-il pas à craindre qu'il ne lui arrache la peau et les nerfs, et qu'il ne l'écrase comme de la farine

¹ Prémare se trompe ici. Il traduit : *Étaient sans secours*.

L'orphelin de la Chine

pétrie ? Ce n'est pas moi qui lui rendrai cet horrible service.

Il parle

Tching-ing, emporte cet enfant. Si Tou-'an-kou m'interroge, je parlerai pour toi.

TCHING-ING

Je vous remercie, général.

Il prend la boîte et court précipitamment : puis il revient et se jette aux genoux de Han-kioué

HAN-KIOUÉ

Tching-ing, je t'ai dit de t'en aller. Crois-tu que je me moque de toi ? Pars vite.

TCHING-ING

Je vous remercie, général.

Il s'en va précipitamment, revient de nouveau sur ses pas, et se jette aux genoux de Han-kioué.

HAN-KIOUÉ

Tching-ing, pourquoi revenir une seconde fois ?

Il chante sur l'air de *Kin-tsan-eul*

Quoi, tu oses me soupçonner d'imposture ! tu doutes de ma sincérité ! Ne sais-tu pas que la plante hoeï plaint la plante tchi lorsqu'on la brûle ¹ ? Soit qu'il parte, soit qu'il revienne, j'ai deviné chaque fois, tous les sentiments qui agitent son âme. Comment se fait-il qu'à peine arrivé devant la porte, il revienne subitement sur ses pas ?

Il parle

¹ Les mots *hoeï* et *tchi* sont des noms d'herbes odorantes. Ce proverbe veut dire sans doute que les hommes vertueux s'affligent de voir tuer ceux qui leur ressemblent.

L'orphelin de la Chine

Tching-ing !

Il chante

Si tu n'as pas le courage de te sauver ¹ toi-même, qui est-ce qui t'oblige à sauver le petit Orphelin ? Ne dit-on pas qu'un serviteur fidèle ne craint point la mort, et que celui qui craint la mort n'est point un fidèle serviteur ?

TCHING-ING

Général, si je sort des portes de ce palais, et que vous alliez me dénoncer à Tou-'an-kou, il enverra un autre général pour poursuivre et ramener Tching-ing ; et il est dix mille fois probable que ce petit Orphelin sera massacré. C'en est fait, c'en est fait, c'en est fait ! Général, emmenez Tching-ing ; allez vanter vos services, et en réclamer le prix. Pour moi, je serai heureux de mourir avec l'orphelin de la maison de Tchao.

HAN-KIOUÉ

Tching-ing, tu peux aisément te sauver, mais tu montres toujours de l'inquiétude et de la défiance.

Il chante sur l'air de *Tsouï-fou-koueï*

Tu veux conserver le rejeton de la famille de Tchao. Quel lien de parenté m'attache à Tou-'an-kou ? Eh bien, je veux montrer aussi de nobles sentiments ; je veux léguer mon exemple à toute l'armée, et rivaliser avec toi d'héroïsme et de grandeur ! Tu es un serviteur dévoué, et moi je veux être fidèle à moi-même. Puisque tu as le courage de sacrifier cette vie mourante, je veux t'imiter et me donner la mort !

¹ Prémare fait un contresens : *Si tu n'as pas le courage d'exposer ta vie.*

L'orphelin de la Chine

Il chante sur l'air : *Tsing-ko-eul*

Vraiment, il me faudrait bien des paroles, pour
exprimer tout ce que je sens !

Il parle

Tching-ing !

Il chante

Que tu es aveugle ! que tu es aveugle ! Emporte le petit Orphelin, et va le cacher dans une retraite bien reculée, bien profonde. Instruis-le jusqu'à ce qu'il soit devenu grand, et éclaire-le sur ses devoirs. Qu'il cultive les lettres et qu'il s'exerce à l'art de la guerre. Quand il sera capable de commander une armée, qu'il saisisse ce scélérat de Tou-'an-kou, qu'il lui brise la tête, et qu'il le déchire en mille pièces pour venger la mort de ses parents. Il aura satisfait ma fureur et la tienne ; il aura soulagé une famille entière d'un poids de haine et d'indignation !

Il parle

Tching-ing, pars vite, et bannis tes craintes.

Il chante sur l'air de *Tsan-cha-weï*

Il dépend de moi de le laisser aller. Si l'on me demande une explication nette et précise, comment consentirais-je à le trahir ? Mais je crains que ce brigand n'emploie les tortures pour m'arracher la vérité. Eh bien, je vais me donner la mort, en me brisant la tête contre ces degrés. Mais je ne pourrai laisser un nom glorieux aux générations à venir. Pourtant, il est beau d'aller tenir compagnie à l'âme

L'orphelin de la Chine

héroïque de Tsou-ni ¹. Toi, Tching-ing, veille jour et nuit sur ce petit Orphelin ; qu'il soit constamment l'objet de tous tes soins. Il faut que ce frêle rejeton fasse revivre un jour la maison de Tchao. Et quand il sera devenu grand, raconte-lui tout ce qui s'est passé. Ne manque pas de lui apprendre à venger ses parents ; et qu'il se garde surtout d'oublier mon dévouement et mes bienfaits.

Il se coupe la gorge

TCHING-ING

Hélas ! le général Han-kioué vient de se donner la mort. Je crains que ses soldats ne viennent à le savoir et n'en instruisent Tou'-an-kou. Comment faire ? Il faut que j'emporte l'Orphelin et que je m'enfuie en toute hâte.

Il récite des vers

Le général Han-kioué est vraiment un homme fidèle et vertueux ! Il vient de se tuer lui-même pour ne point trahir l'Orphelin. Je puis maintenant partir avec l'âme tranquille. Je vais me retirer dans la ferme de Taï-ping ; et là je délibérerai sur ce que je dois faire.

@

¹ On a vu dans le prologue que Tsou-ni aima mieux se tuer que d'assassiner Tchao-tun.

L'orphelin de la Chine

ACTE II

@

SCÈNE I

TOU-'AN-KOU, suivi de soldats

Il ne faut jamais s'inquiéter d'aucune affaire ; les choses dont on s'occupe trop jettent le trouble dans le cœur.

Je suis Tou-'an-kou. Comme la princesse a mis au monde un fils qu'elle a nommé l'Orphelin de la maison de Tchao, j'ai envoyé Han-kioué, le général en second, pour garder les portes de son palais, avec ordre de faire des perquisitions sévères ; d'un autre côté, j'ai fait afficher une proclamation annonçant que, si quelqu'un ose cacher le petit Orphelin, je ferai décapiter sa famille entière, et que j'exterminerai toutes les personnes qui tiennent à lui par un des neuf degrés de parenté. Puis-je craindre après cela que ce petit Orphelin ne s'envole au ciel ? Mais comment ne m'a-t-on pas encore apporté l'Orphelin ? Ce retard m'inquiète. Soldats, regardez attentivement dehors.

L'orphelin de la Chine

SCÈNE II

UN SOLDAT, TOU-'AN-KOU

LE SOLDAT, entrant

J'annonce au général en chef qu'il vient d'arriver un grand malheur.

TOU-'AN-KOU

D'où vient ce malheur ?

LE SOLDAT

La princesse s'est pendue dans son palais avec sa ceinture, et le général Han-kioué, qui gardait les portes, s'est coupé la gorge.

TOU-'AN-KOU

Pourquoi Han-kioué s'est-il coupé la gorge ? Sans doute qu'il a laissé emporter l'Orphelin de la famille de Tchao. Comment faire ? « Quand les sourcils sont froncés par la colère, vingt stratagèmes naissent au fond du cœur. » Je vais contrefaire un ordre du roi et me faire apporter tous les enfants mâles du royaume de Tsin, qui ont plus d'un mois, et moins de six. Je les couperai en trois, les uns après les autres, et je ne puis manquer d'envelopper dans ce massacre l'Orphelin de la maison de Tchao. C'est alors que je serai délivré du poids qui pèse sur mon cœur. Officiers, faites afficher partout une proclamation qui ordonne d'apporter dans mon palais tous les enfants mâles qui ont plus d'un mois et moins de six. Qu'on exécute mes ordres. Si quelqu'un me désobéit, je le ferai décapiter avec toute sa famille, et j'exterminerai toutes les personnes qui tiennent à lui par un des neuf degrés de parenté.

Il récite des vers

L'orphelin de la Chine

Je vais me faire amener les enfants mâles de tout le royaume de Tsin ; je pense qu'il sera impossible de cacher ¹ l'Orphelin. Ce rameau d'or à feuilles de jade ne pourra échapper au tranchant de mon glaive.

Il sort.

¹ Prémare fait ici deux contresens. Il traduit : *L'Orphelin mourra et n'aura point de sépulture*. L'expression *thsang-māi* signifie ici *cache*, *céler*. Il rend ensuite les mots *kin-tchi-iu-yé* (rameau d'or à feuilles de jade), qui désignent poétiquement un enfant du sang royal, par cette phrase : *Quand il serait d'or et de pierreries*.

SCENE III

KONG-SUN-TCHOU-KIEOU, suivi d'un domestique

Le vieillard que vous voyez s'appelle Kong-sun-tchou-kieou. J'étais attaché au service de Ling-kong, en qualité de tchong-ta-fou ¹. Mais, me trouvant avancé en âge, et voyant que Tou'an-kou avait en main toute l'autorité, il m'est devenu impossible de prendre part aux affaires publiques. J'ai quitté ma charge pour retourner aux occupations champêtres ; et, avec cette bêche qui me sert d'appui, je cultive trois arpents de terre. Je demeure dans cette petite ferme de Tai-ping ². Ordinairement je dors dans une tente au milieu des champs, et je m'éveille à la voix du coq matinal. Maintenant me voici appuyé contre ma porte de bois. Que vois-je ! une troupe d'oies ³ voyageuses traverse les airs en désordre !

Il chante sur l'air : *Nan-liu-i-tchi-hoa*

Hélas ! j'ai vu massacrer des hommes qui méritaient le nom de héros ; j'ai vu briser ces majestueuses colonnes qui soutenaient l'État ! Une troupe de chiens immondes poursuit avec rage les magistrats qui sont animés des plus nobles sentiments. L'homme qui s'était illustré par ses talents littéraires ⁴ a rencontré un Lin-kong ⁵ dépourvu de justice et de loyauté. Il comble un brigand forcené de ses faveurs et de ses bienfaits, et il plonge dans le

¹ Espèce de conseiller à la cour.

² En chinois : *Tai-ping-tchoang*, c'est-à-dire la ferme de la paix profonde. C'est à tort que Prémare traduit le mot *tchoang* par *village*.

³ Dans les poésies de Tang, les oies voyageuses sont toujours regardées comme un sujet de tristesse.

⁴ Kong-sun veut parler de Tchao-tun. Il y a en chinois : Le vieillard qui avait pêché le poisson 'Ao.

⁵ Nom du roi de Tsin.

L'orphelin de la Chine

malheur les hommes les plus vertueux. Si je n'avais pas promptement retiré mon pied du milieu du torrent, il m'aurait fait trancher la tête sur la place publique !

Il chante sur l'air : *Liang-tcheou-ti-tsi*

Lui (*ter*), dans son palais de général en chef, il étale insolemment sa puissance et son courage inhumain ; moi (*ter*), j'ai quitté ma charge, et, dans la ferme de Tai-ping, je cultive tranquillement mes champs !

Ne croyez pas que le phénix puisse vivre avec le léopard. Il (Tou-'an-kou) possède une charge, qui est d'un degré plus élevée que la mienne, il est revêtu de la dignité de ministre d'État ; huit villes forment son domaine, et il reçoit par an mille mesures de riz. S'il voit une injustice, on dirait que ses yeux sont enveloppés de ténèbres ; s'il entend des injures, des imprécations, ses oreilles restent aussi insensibles que celles d'un sourd. Lui (*ter*), il n'estime que ceux qui savent bassement flatter, et accorde des emplois, des revenus, aux gens qui immolent les hommes probes et vertueux. Il élève en dignité, il récompense comme des héros ceux qui minent l'État et l'entraînent à sa ruine. Lui (*ter*), il ne songe qu'à jouir du présent ; il ne sait pas que, plus l'élévation est grande, plus la chute est profonde ! J'aime bien mieux labourer et ensemençer ces champs paisibles. De bonne heure, j'ai su m'échapper du milieu de cette troupe de tigres altérés du sang des hommes, pour venir goûter ici le contentement et la paix.

L'orphelin de la Chine

SCÈNE IV

TCHING-ING, UN DOMESTIQUE, KONG-SUN

TCHING-ING, *seul*

Tching-ing, tu as l'âme bien troublée ! Ce tendre enfant est si près de sa perte ! Tou-'an-kou est si cruel ! Cependant j'ai réussi à m'échapper de la ville, emportant ce faible rejeton qui était destiné à périr. On m'a dit qu'aussitôt que Tou-'an-kou a appris l'enlèvement du petit Orphelin, il a donné ordre d'apporter dans son palais tous les enfants mâles du royaume de Tsin qui ont plus d'un mois et moins de six. Sans demander si le petit Orphelin se trouve ou ne se trouve pas parmi eux, il veut les poignarder lui-même l'un après l'autre, et les couper en trois. Où pourrais-je trouver un asile sûr pour cacher ce petit enfant ? Mais il me vient une bonne idée : je pense que Kong-sun-tchou-kieou, qui habite la ferme de Taï-ping, était autrefois le collègue et l'ami intime de Tchao-tun. Il a quitté sa charge, et maintenant il se livre aux soins de l'agriculture. Cet ancien ministre est un homme plein de droiture et de loyauté ; je puis le cacher chez lui en toute sécurité. Me voici bientôt arrivé à la porte de la ferme ; je vais déposer ce coffre à l'ombre de ces bananiers. Et vous, mon jeune maître, reposez-vous un moment ici : je viendrai vous reprendre aussitôt que j'aurai salué Kong-sun-tchou-kieou. (*Parlant à un domestique.*) Vous allez annoncer à votre maître que Tching-ing demande à le voir.

LE DOMESTIQUE, *à Kong-sun*

Voici Tching-ing qui est à votre porte.

L'orphelin de la Chine

KONG-SUN

Dites-lui que je le prie d'entrer.

LE DOMESTIQUE

Mon maître vous prie d'entrer.

L'orphelin de la Chine

SCÈNE V

KONG-SUN, TCHING-ING

KONG-SUN

Tching-ing, quelle affaire vous amène ici ?

TCHING-ING

Votre serviteur, sachant que votre Excellence habitait cette ferme de Tai-ping, est venu exprès pour lui rendre visite.

KONG-SUN

Comment se portent les ministres, mes anciens collègues, depuis que j'ai quitté ma charge ?

TCHING-ING

Hélas ! ce n'est plus comme lorsque vous étiez ministre. Tou'an-kou tient en main l'autorité. Tout a bien changé depuis !

KONG-SUN

Il faudrait que les autres ministres fissent des représentations au roi.

TCHING-ING

Seigneur, depuis l'antiquité, on a vu souvent des hommes aussi pervers. Vous savez que, même sous les règnes des empereurs Yao et Chun, il y avait quatre scélérats ¹ qui s'étaient rendus fameux par leurs crimes.

KONG-SUN

Il chante sur l'air de *Ké-weï*.

¹ Voyez le Chou-king traduit par Gaubil, page 16, note 4. [Cf. [trad. Couvreur](#)]

L'orphelin de la Chine

Vous dites que, de tout temps, beaucoup de sages de l'antiquité ont été le jouet des hommes dépravés ! Ne sait-on pas que, sous le règne des saints empereurs ¹, il exista quatre grands scélérats ? Mais vit-on jamais un seul homme s'attirer comme lui (Tou'an-kou) la haine et l'exécration de tout l'empire ? Il est dépourvu de justice et d'intégrité, de droiture et de piété filiale. Il ne sait qu'une chose, c'est de tuer toute la famille de Tchao et d'extirper ses derniers rejetons !

TCHING-ING

Heureusement, seigneur, que la Providence a des yeux vigilants. Les racines de la famille de Tchao ne sont point encore arrachées.

KONG-SUN

Eh quoi ! toutes les personnes de la maison de Tchao, au nombre de trois cents, ont été tuées et massacrées ; Tchao-so, le gendre de Ling-kong, a choisi un des trois présents du roi, et s'est percé d'un coup de poignard ; la princesse s'est étranglée avec sa ceinture ! S'il reste encore quelque rejeton de cette famille, où est-il ?

TCHING-ING

Vous savez, seigneur, tout ce qui s'est passé ; il est inutile de revenir sur des faits que vous connaissez déjà. Il y a quelque temps que la princesse, étant emprisonnée dans son palais, mit au monde un fils, qu'elle nomma *l'Orphelin*. De quelle famille est-il le rejeton, si ce n'est de la famille de Tchao ? Mais je crains que Tou'an-kou ne vienne à le découvrir : car il voudra encore le tuer ; et,

¹ C'est-à-dire de Yao et de Chun.

L'orphelin de la Chine

s'il immolait ce tendre enfant, c'est alors qu'on pourrait dire que les rejetons de la famille de Tchao sont réellement arrachés.

KONG-SUN

Où est maintenant cet Orphelin ? J'ignore si quelqu'un aura pu le sauver.

TCHING-ING

Puisque vous montrez, seigneur, cette bonté compatissante, comment pourrais-je vous cacher la vérité ? La princesse, approchant de sa dernière heure, me confia cet Orphelin. « Tching-ing, me dit-elle, ayez bien soin de cet enfant, afin que, quand il sera devenu grand et fort, il puisse venger la mort de ses parents. » Comme j'emportais l'Orphelin hors du palais, j'ai été arrêté par le général Han-kioué, qui voulait le prendre et aller avertir Tou-'an-kou. Cependant, après que j'eus raconté les malheurs de sa famille, le général Han-kioué me laissa sortir du palais, et se tua pour ne point nous trahir.

Comme je ne savais où cacher l'Orphelin, je suis venu chercher un asile dans la maison de Votre Excellence. Autrefois, seigneur, vous étiez le collègue de Tchao-tun ; vous devez avoir été son ami. Je vous en prie, ayez pitié de ce petit Orphelin, et sauvez-lui la vie.

KONG-SUN

Où est maintenant l'Orphelin ?

TCHING-ING

Je l'ai déposé à l'ombre des bananiers.

KONG-SUN

Allez promptement chercher ce tendre enfant, et prenez garde de ne point l'effrayer.

L'orphelin de la Chine

TCHING-ING

Il apporte le coffre, l'ouvre, et regarde

Grâces soient rendues au Ciel et à la Terre ! mon jeune maître est encore endormi.

KONG-SUN

Il prend l'enfant dans ses bras, et chante sur l'air : *Mou-yang-kouan*.

Avant que cet enfant fût au monde, ses parents étaient déjà exterminés, et le fer a moissonné ses aïeux lorsqu'il dormait encore dans le sein maternel ! Quand il sera devenu grand, il aura peu de bonheur, et beaucoup de malheur. Son père a été décapité ¹ sur la place publique, sa mère est prisonnière dans son palais. Pourquoi accuser ce ministre, dont les vêtements blancs ont été souillés de sang ? Accusez plutôt cette bête à tête noire qui est dépourvue de reconnaissance ².

TCHING-ING

Toute la famille de Tchao repose sur cet enfant ; c'est de lui qu'elle attend sa vengeance.

KONG-SUN

Vous dites que ce sera un vrai héros, qui vengera un jour son père et sa mère ; et moi je dirai que c'est un petit avorton qui a fait le malheur de ses parents ³.

¹ Il y a en chinois *tsan*, décapiter ; cependant nous avons vu, dans le prologue, que Tchao-so s'est tué d'un coup de poignard. Ce mot est employé cinq ou six fois dans la même circonstance.

² Ce passage, que nous traduisons fidèlement, paraît un contresens dans la bouche de Kong-sun.

³ Prémare a entendu à peu près de même ce passage, qui est le complément de celui que nous venons de signaler plus haut. Les mots chinois qui sont rendus ici par *avorton* signifient littéralement *petit bâtard*.

L'orphelin de la Chine

TCHING-ING

Vous ne savez pas, seigneur, que, lorsque Tou-'an-kou a appris l'enlèvement de l'Orphelin, il a ordonné qu'on lui apportât tous les petits enfants du royaume de Tsin, pour les massacrer. Je désire, seigneur, cacher chez vous l'Orphelin. D'un côté, je témoignerai ma reconnaissance à Tchao-so, le gendre du roi, pour les bontés dont il m'a comblé pendant sa vie ; d'un autre côté, j'arracherai au trépas tous les petits enfants du royaume de Tsin. Tching-ing a bientôt quarante-cinq ans, et il possède un fils qui n'a pas encore un mois accompli. Je le ferai passer pour l'Orphelin de la maison de Tchao. Votre Excellence ira me dénoncer à Tou-'an-kou, elle lui dira que Tching-ing a caché l'Orphelin ; et il me fera mourir avec mon fils. Alors, seigneur, vous élèverez avec soin l'Orphelin, afin que, quand il sera devenu grand et fort, il venge la mort de son père et de sa mère. N'est-ce pas là un excellent dessein ?

KONG-SUN

Tching-ing, quel âge avez-vous maintenant ?

TCHING-ING

Votre serviteur a quarante-cinq ans.

KONG-SUN

Il faut bien vingt ans encore pour que cet enfant puisse venger ses parents. Avec vingt ans de plus, vous en aurez soixante-cinq ; et moi, avec vingt ans de plus, j'en aurais quatre-vingt-dix. A cette époque, je serai mort depuis longtemps. Comment pourrais-je lui apprendre à venger la famille de Tchao ? Tching-ing, puisque vous consentez à sacrifier votre fils, donnez-le moi et allez me dénoncer à Tou-'an-kou. Dites-lui que Kong-sun-tchou-kieou a caché l'Orphelin dans la ferme de Taï-ping. Tou-'an-kou viendra à la tête

L'orphelin de la Chine

de ses soldats, il me prendra et me fera mourir avec votre fils. Vous élèverez en secret le petit Orphelin de la maison de Tchao, jusqu'à ce qu'il soit devenu grand, afin qu'il venge son père et sa mère. N'est-ce pas là un excellent projet ?

TCHING-ING

Je suis de votre avis ; mais comment oserais-je causer votre perte ? Seigneur, prenez mon fils, couvrez-le des vêtements du petit Orphelin de la famille de Tchao, et allez me dénoncer à Tou'an-kou. Je mourrai avec mon fils, et vous serez délivré de tout malheur.

KONG-SUN

Tching-ing, je vous ai donné ma parole, gardez-vous de douter de ma résolution.

Il chante sur l'air de *Hong-cho-yo*

Il faut que dans vingt ans il venge son père et sa mère ; c'est alors que je pourrai mourir content. Mais je crains d'être emporté d'un jour à l'autre ; je crains que ma mort ne détruise toutes les espérances que nous fondons sur lui.

TCHING-ING

Seigneur, vous êtes encore plein de santé et de vigueur.

KONG-SUN

Il chante

Ma force n'est plus ce qu'elle était autrefois ; quand je sauverais ce tendre enfant, comment pourrais-je vivre assez longtemps pour voir ses exploits glorieux ! Vous ne pouvez vieillir aussi promptement que moi ; c'est à vous qu'il appartient de vous

L'orphelin de la Chine

mettre en avant, et de montrer du courage pour la famille de Tchao.

Il parle

Tching-ing, suivez mes conseils.

Il chante

En vérité, ma vie est si frêle et si chancelante, qu'à peine je pourrai la prolonger jusqu'à entendre le tambour du soir ou la cloche du matin.

TCHING-ING

Seigneur, vous étiez tranquille et heureux dans votre maison, et l'imprudent Tching-ing est venu, sans raison, compromettre Votre Excellence, et l'envelopper dans un réseau ¹ d'angoisses et de douleurs ! Voilà ce qui me tourmente et m'accable.

KONG-SUN

Que dites-vous, Tching-ing ? J'ai soixante-dix ans ; si je meurs, ce ne sera qu'une chose ordinaire, et il importe peu que ce soit ce matin ou ce soir ².

Il chante sur l'air : *Pou-sa-lian-tcheou*.

Tout ce qui se passe sur cette scène mouvante, dont la musique nous berce et nous captive, ressemble à un rêve passager. Vous tournez la tête, et déjà la vieillesse a éteint votre ardent courage. Si l'homme tombe dans l'ingratitude, comment osera-t-il aborder son bienfaiteur ?

TCHING-ING

Seigneur, vous m'avez donné votre parole, gardez-vous d'y manquer.

¹ Littéralement : *un sac de douleurs*.

² C'est-à-dire tôt ou tard.

L'orphelin de la Chine

KONG-SUN

Il chante.

Si l'on parle et qu'on manque à sa parole, à quoi sert de parler ?

TCHING-ING

Seigneur, si vous sauvez l'Orphelin de la famille de Tchao, votre nom sera écrit dans l'histoire, et vous laisserez un nom glorieux à vos descendants les plus reculés.

KONG-SUN

Il chante

Je n'ai pas besoin de récompenses pour m'exciter à faire de grandes choses. Un homme de cœur ne craint point de mourir, surtout lorsqu'il voit, comme moi, ses cheveux blanchis par la vieillesse !

TCHING-ING

Seigneur, il y a encore une considération qui m'arrête : si Tou'an-kou vient à vous saisir, comment pourrez-vous endurer les rigueurs des tortures ? Vous ne manquerez pas de dénoncer Tching-ing comme votre complice, et je périrai avec mon fils ; je dois m'y attendre. Je pense avec douleur que l'Orphelin n'en mourra pas moins, et que je vous aurai inutilement compromis.

KONG-SUN

Vous avez raison, Tching-ing. Quand je pense à Tou'an-kou et à Tchao-so, le gendre du roi :

Il chante

Je vois que ces deux maisons sont comme des ennemis acharnés ; il (Tou'an-kou) ne songe qu'à découvrir les traces de l'Orphelin ; il va sans doute

L'orphelin de la Chine

cerner, avec ses soldats, la ferme de Tai-ping ; elle ressemblera à un tonneau hérissé de fer, où l'air même ne peut pénétrer.

Il parle

Quand Tou-'an-kou m'aura pris, il me dira d'une voix formidable : « Vieux scélérat ! ne connaissais-tu pas la proclamation que j'ai fait afficher il y a trois jours ? Puisque tu as caché le petit Orphelin de la famille de Tchao, puisque tu oses me résister en face, allons ! allons ! »

Il chante.

Il me dira : Allons ! essaie le premier l'instrument des tortures ¹. Tu devais connaître ma prodamation, qui a remué tout le royaume. Comment un vieillard qui a quitté sa charge pour retourner à ses champs ose-t-il, sans motif, irriter la guêpe et piquer le scorpion ?

Suite du même air

Il déploiera contre moi toutes sortes de tortures pour découvrir la vérité dans tous ses détails. Alors ma peau desséchée, mes os minés par l'âge, auront de la peine à endurer ces horribles souffrances. Je ne pourrai m'empêcher d'avouer et de dénoncer mon complice. O Tching-ing, je conçois vos craintes et votre effroi !

Il parle

Tching-ing, tranquillisez-vous.

¹ Il y a dans le texte : *Je vous prie d'entrer le premier dans la jarre*. Voici l'origine de cette locution : Un juge nommé Tcheou-hing prenait un plaisir barbare à torturer les accusés. L'empereur, en ayant été informé, envoya un magistrat pour le juger. Celui-ci, sans faire connaître sa mission, invita Tcheou-hing à dîner, et lui demanda quel était le meilleur moyen de forcer un accusé à avouer son crime. — Mettez-le, dit Tcheou, dans une jarre remplie d'eau que vous ferez chauffer par degrés. — Ce moyen est excellent, reprit le magistrat ; et sur-le-champ il lui fit subir la torture qu'il avait inventée. (*Yeou-hio*, liv. 7.)

L'orphelin de la Chine

Il chante

Je vous ai donné mon consentement ; il vaut mille onces d'argent ¹. Quand on me traînerait sur la montagne armée de couteaux tranchants, ou sur le pic hérissé d'épées étincelantes, je ne me démentirais pas.

Il parle

Tching-ing, soyez tranquille, allez élever ² l'Orphelin, afin que, quand il sera devenu grand et fort, il venge les injures de son père et de sa mère. La mort d'un vieillard comme moi ne vaut pas la peine d'exciter un regret.

Il chante

Finale

On pouvait espérer que l'arbre de la maison de Tchao fleurirait pendant mille ans. Le royaume de Tsin compte deux cents héros qui lui servent de remparts, comme s'il était entouré de fleuves et de montagnes. Fiers de leur valeur brillante, ils voient l'armée entière obéir à leurs ordres. Tous les rois voisins ont plié sous la force de leurs armes et se prosternent devant eux. De toutes parts les peuples opprimés viennent les saluer de titres pompeux et leur racontent leurs douleurs et leurs souffrances. Mais, hélas ! des malheurs inouïs ont éclaté dans le second palais ³. Qui ne verserait des larmes de pitié en songeant que trois cents personnes de la même famille ont péri ⁴ sous le tranchant du glaive ? Il ne

¹ Les Chinois disent en proverbe : *Il vaut mieux tenir le consentement de Ki-pou que de recevoir mille livres d'or.* (Poésies des Thang, l. XII, p. 12.)

² Prêmare se trompe ici ; il traduit : *Allez-vous-en prendre l'Orphelin.* *Tai-kiu* signifie ici élever (*educare*).

³ Le palais du gendre du roi.

⁴ Littéralement : *Ont bu la pointe de l'épée.*

L'orphelin de la Chine

reste plus qu'un jeune Orphelin, un faible enfant seul et isolé. Au premier jour, il aurait hérité de la dignité et des domaines de son père. Le souvenir de ces crimes atroces, de ces injures sanglantes, a changé mes yeux en deux sources de larmes !

Qu'est-il besoin de s'armer d'un bouclier couvert de neuf plaques de fer ? Courez, volez, saisissez cet infâme ministre au milieu de son palais, tranchez-lui la tête, brisez ses os, et sacrifiez ses débris sanglants aux âmes des victimes qu'il a massacrées. Exterminez, sans pitié, tous les membres de sa famille. C'est alors que vous serez dignement récompensé d'avoir bravé la mort pour sauver l'Orphelin et payer à votre roi la dette de la reconnaissance. Pour moi, je mourrai avec joie ; et le seul vœu que je forme, c'est d'être enseveli loin de la route, et de dormir un jour près de vous dans le silence de la tombe !

TCHING-ING

Il n'y a pas de temps à perdre. Je vais emporter chez moi le petit Orphelin, et j'irai ensuite remettre mon propre fils dans la ferme de Tai-ping.

Il récite des vers.

Je suis heureux d'échanger mon propre fils contre un enfant étranger, contre l'Orphelin de la famille de Tchao. C'est un sacrifice que la justice et l'honneur imposent à Tching-ing. Mais qu'il m'est douloureux d'entraîner à la mort le seigneur Kong-sun !

@

L'orphelin de la Chine

ACTE III

@

SCÈNE I

TOU-'AN-KOU, suivi de soldats

Quoi ! on a enlevé le petit Orphelin de la famille de Tchao ! J'ai fait afficher une proclamation, où j'annonce que, si dans trois jours on ne me dénonce pas celui qui a enlevé le petit Orphelin, je ferai apporter dans mon palais tous les petits enfants du royaume de Tsin qui ont moins de six mois et plus d'un mois, et que je les mettrai à mort. Soldats, regardez attentivement à la porte : si quelqu'un vient dénoncer le coupable, vous m'avertirez sur-le-champ.

L'orphelin de la Chine

SCÈNE II

TCHING-ING, TOU-'AN-KOU, SOLDATS

TCHING-ING

Je suis Tching-ing. Hier j'ai porté mon propre fils à Kong-sun-tchou-kieou. Aujourd'hui je viens le dénoncer à Tou-'an-kou.

Parlant aux gardes

Soldats ! allez annoncer que l'Orphelin de la famille de Tchao est retrouvé.

UN SOLDAT

Restez ici, je vais aller porter cette nouvelle.

Parlant à Tou-'an-kou

Général, un homme apporte la nouvelle que le petit Orphelin de Tchao est retrouvé.

TOU-'AN-KOU

Où est-il ?

LE SOLDAT

Il est à la porte de votre palais.

TOU-'AN-KOU

Faites-le entrer.

LE SOLDAT

Le général vous ordonne d'entrer.

Il entre

TOU-'AN-KOU

Holà ! vieux coquin ! qui es-tu ?

TCHING-ING

Votre serviteur est un médecin ; il s'appelle Tching-ing.

L'orphelin de la Chine

TOU-'AN-KOU

Où est l'Orphelin de la famille de Tchao ?

TCHING-ING

Il est caché dans la maison de Kong-sun-tchou-kieou, qui habite la ferme de Liu-liu-taï-ping.

TOU-'AN-KOU

Comment as-tu pu le savoir ?

TCHING-ING

Votre serviteur est lié d'amitié avec Kong-sun-tchou-kieou. Un jour que j'étais allé lui faire visite, je vis, dans sa chambre à coucher, un petit enfant qui dormait sur un tapis brodé d'or et de soie. Je me dis en moi-même : Kong-sun-tchou-kieou est âgé de soixante-dix ans, et, de plus, il n'a jamais eu ni fils ni fille. Où a-t-il trouvé l'enfant que je vois ? « Ce petit enfant, lui dis-je alors, ne serait-il point l'Orphelin de la famille de Tchao ? » A ces mots, il changea de visage et resta sans réponse. Voilà, seigneur, comment j'ai su que l'Orphelin était dans la maison de Kong-sun-tchou-kieou.

TOU-'AN-KOU

Misérable ! comment pourrais-tu me tromper ? Tu n'as jamais eu de sujet d'animosité contre Kong-sun-tchou-kieou : comment oses-tu l'accuser d'avoir caché l'Orphelin de la famille de Tchao ? Voudrais-tu par hasard me donner une marque d'affection ? Si tu dis vrai, tout est dit ; mais si tu mens, je vais ordonner à mes soldats d'aiguiser leurs sabres et de te couper en pièces.

TCHING-ING

Je vous en supplie, général, suspendez ce courroux qui gronde comme le tonnerre ; adoucissez un instant cet aspect plus

L'orphelin de la Chine

redoutable que celui du loup et du tigre. Permettez à votre serviteur de s'expliquer devant vous. Il est bien vrai que je n'ai ni haine ni animosité contre Kong-sun-tchou-kieou. Mais comme le général en chef a fait afficher partout une proclamation, où il annonce qu'il se fera amener dans son palais tous les petits enfants du royaume de Tsin pour les massacrer, j'ai voulu d'un côté sauver la vie à tous les petits enfants du royaume de Tsin ; d'un autre côté, j'ai songé au fils que je viens d'avoir à l'âge de quarante-cinq ans et qui n'a pas encore un mois. Je n'aurais pas osé désobéir aux ordres du général ; je vous l'aurais apporté et j'aurais été privé de postérité. J'ai pensé que, dès que vous auriez trouvé l'Orphelin de la famille de Tchao, vous épargneriez tous les enfants du royaume de Tsin, et que mon fils échapperait à la mort. Voilà, seigneur, le motif de ma dénonciation.

Il récite des vers

Je vous en supplie, seigneur, calmez votre courroux. Vous savez la cause qui m'a porté à dénoncer le coupable. Quoique je désire de sauver tous les enfants du royaume de Tsin, au fond, je crains que Tching-ing ne soit privé de descendants.

TOU-'AN-KOU, *en riant.*

Kong-sun-Tchou-kieou était autrefois le collègue de Tchao-sun. Il est facile de reconnaître le motif de sa conduite. — Officiers, choisissez un certain nombre des cavaliers qui sont sous mes ordres : je veux aller avec Tching-ing à la ferme de Tai-ping, pour prendre Kong-sun-tchou-kieou.

Ils sortent tous.

L'orphelin de la Chine

SCÈNE III

KONG-SUN-TCHOU-KIEOU, seul

Le vieillard que vous voyez est Kong-sun-tchou-kieou. Hier, nous avons délibéré avec Tching-ing sur les moyens de sauver l'Orphelin de la famille de Tchao. Ce matin, il est allé dans le palais de Tou-'an-kou pour me dénoncer. Je pense que ce scélérat de Tou-'an-kou va arriver d'un moment à l'autre.

Il chante sur l'air : *Choang-tiao-sin-choui-ling*

Je vois un nuage de poussière qui vole en tourbillons, et traverse le pont de la petite rivière. Je pense que ces brigands, qui immolent les hommes vertueux, viennent fondre sur moi. Les soldats sont rangés par pelotons serrés, ils marchent d'un pas rapide et font étinceler le glaive et la lance. Je vois que je vais mourir ce matin. Eh bien ! j'échapperai ainsi aux douleurs des verges et des tortures !

L'orphelin de la Chine

SCENE IV

TOU-'AN-KOU, suivi de TCHING-ING et de ses
soldats ; KONG-SUN

TOU-'AN-KOU

Nous voici arrivés à la ferme de Liu-liu-taï-ping. Soldats, cernez-moi de toutes parts la ferme de Taï-ping. (*Parlant à Tching-ing.*) Où est la maison de Kong-sun-tchou-kieou ?

TCHING-ING

La voici.

TOU-'AN-KOU

Amenez-moi ce vieux scélérat. (*A Kong-sun-tchou-kieou.*) Kong-sun-tchou-kieou, sais-tu quel est ton crime ?

KONG-SUN

J'ignore de quel crime on m'accuse.

TOU-'AN-KOU

Je sais, vieux coquin, que tu étais autrefois le collègue de Tchao-tun. Comment as-tu osé cacher chez toi l'Orphelin de la maison de Tchao ?

KONG-SUN

Seigneur, quand j'aurais le courage de l'ours et l'audace du léopard, comment aurais-je osé cacher l'Orphelin de la maison de Tchao ?

TOU-'AN-KOU

Si on ne le fustige pas, il n'avouera jamais. Soldats ! qu'on choisisse de gros bâtons et qu'on le frappe comme il faut.

Les soldats le frappent

L'orphelin de la Chine

KONG-SUN

Il chante sur l'air : *Tchou-ma-ting*

Pensez bien qu'avant d'avoir résigné ma charge et pris congé du roi, j'avais formé avec Tchao-tun une amitié pour laquelle j'eusse sacrifié ma vie.

Il parle

Qui est-ce qui m'a vu commettre le crime dont vous m'accusez ?

TOU-'AN-KOU

L'homme qui t'accuse ici est Tching-ing.

KONG-SUN

Quel est l'imposteur qui vient m'accuser ? La langue de Tching-ing est comme un couteau qui me diviserait en deux !

Il parle

Vous avez massacré, sans distinction de rang, les trois cents personnes qui composaient la maison de Tchao. Il ne reste plus que ce tendre enfant ; et vous voulez encore lui arracher la vie !

Il chante

Vous êtes comme le vent impétueux qui fracasse les arbres ; comme l'épervier qui, du haut des airs, se précipite sur sa proie ; comme la gelée cruelle qui fait périr les racines des plantes ! Si vous tuez encore ce petit Orphelin, qui vengera la mort des trois cents personnes de sa famille ?

TOU-'AN-KOU

Vieux scélérat ! dépêche-toi d'avouer où tu as caché le petit Orphelin. C'est le seul moyen d'échapper aux tortures.

L'orphelin de la Chine

KONG-SUN

Quel Orphelin puis je avoir ? Où l'ai-je caché ? Qui m'a vu ?

TOU-'AN-KOU

Ah ! ah ! tu ne veux pas avouer ! Soldats ! prenez-moi ce scélérat, et frappez-le comme il faut. (*Ils le frappent.*) N'y a-t-il pas de quoi bouillir de colère et de fureur, en voyant que ce vieux ladre s'obstine à ne point avouer ! Tching-ing, puisque c'est toi qui es venu le dénoncer, je t'ordonne de le frapper toi-même.

TCHING-ING

Seigneur, je suis un médecin qui ne sait autre chose que de cueillir des simples. Mes bras sont faibles et débiles : comment pourrais-je manier le bâton ?

TOU-'AN-KOU

Tu ne veux pas le fustiger. Tu crains sans doute qu'il ne te dénonce à son tour comme son complice ?

TCHING-ING

Eh bien ! je vais le frapper.

Il choisit un bâton

TOU-'AN-KOU

J'examine la manière dont tu choisis. Tu prends un bâton, puis tu en prends un autre, et à la fin tu choisis le plus mince. On dirait que tu crains qu'il ne te dénonce à son tour si tu lui fais du mal.

TCHING-ING

En ce cas, je vais le frapper avec un gros bâton.

TOU-'AN-KOU

Arrête. D'abord tu as choisi une baguette, et maintenant tu prends un gros bâton. Tu pourrais l'assommer au bout de deux

L'orphelin de la Chine

ou trois coups ; et, quand tu l'aurais tué, il n'y aurait plus moyen d'obtenir l'aveu de son crime.

TCHING-ING

Si je prends un bâton mince, vous n'êtes pas content ; si je prends un gros bâton, vous me blâmez encore. Dites-moi, je vous prie, comment je dois faire.

TOU-'AN-KOU

Tching-ing ! prends un bâton de moyenne grosseur, et frappe-moi Kong-sun-tchou-kieou. Vieux scélérat de Kong-sun-tchou-kieou, sais-tu que c'est Tching-ing qui te frappe ?

TCHING-ING, *frappant Kong-sun*

Dépêche-toi d'avouer.

Il le frappe par trois fois

KONG-SUN

Hélas ! de tous les coups que j'ai reçus aujourd'hui, ces derniers sont les plus cruels. Qui est-ce qui m'a frappé ?

TOU-'AN-KOU

C'est Tching-ing qui t'a frappé.

KONG-SUN

Tching-ing, il ne manquait plus que d'être frappé par vous !

TCHING-ING

Général, les coups que j'ai donnés à ce vieux barbon le font déraisonner.

KONG-SUN

Il chante sur l'air : *Ing-eul-lo*

Qui est-ce qui s'acharne à me tuer sous les coups ?
O Tching-ing ! ai-je jamais excité votre haine pour que

L'orphelin de la Chine

vous fassiez subir au vieux Kong-sun d'aussi cruelles tortures ?

TCHING-ING

Dépêche-toi d'avouer.

KONG-SUN

Je vais avouer, je vais avouer.

Il chante sur l'air : *Te-ching-ling*

Il me frappe de manière que pas un point de mon corps ne puisse échapper à ses coups. Vaincu par la douleur, je suis forcé d'avouer. Il sait bien que je n'ai point l'Orphelin, et, de propos délibéré, il vient me dénoncer !

Tching-ing paraît tout ému. Kong-sun continue

Vraiment, je ne puis supporter ces horribles tortures. J'ai beau faire effort sur moi-même, mes dents claquent l'une contre l'autre. Si je le regarde à la dérobée, je vois la terreur peinte sur son visage ; je vois qu'il peut à peine se soutenir sur ses jambes tremblantes.

TCHING-ING

Dépêche-toi d'avouer : tu m'épargneras la peine de te tuer sous les coups.

KONG-SUN

M'y voici, m'y voici.

Il chante sur l'air : *Chouï-sien-tseu*

Nous avons délibéré tous les deux sur le moyen de sauver ce petit enfant.

L'orphelin de la Chine

TOU-'AN-KOU

Je vois bien que tu dénonces un complice. Puisque tu parles de deux hommes, tu en es nécessairement un ; quel est l'autre ? Si tu veux avouer, je t'accorde la vie.

KONG-SUN

Vous voulez que je le nomme ; je vais le dire, je vais le dire.

Il chante

Hélas ! le mot était venu sur le bout de ma langue :
je l'ai avalé.

TOU-'AN-KOU

Tching-ing, ne serais-tu pas pour quelque chose dans cette affaire ?

TCHING-ING

Holà ! vieux fou, ne va pas accuser un homme innocent.

KONG-SUN

Tching-ing, pourquoi êtes-vous si troublé ?

Il chante

Tching-ing ! est-ce que je vous ai nommé ? Croyez-vous que je suis comme vous, qui savez commencer et ne savez pas finir ?

TOU-'AN-KOU

D'abord, tu as parlé de deux coupables. Comment se fait-il que maintenant tu dises qu'il n'y en a aucun ?

KONG-SUN

Il chante

Vous m'avez tant frappé que j'en ai presque perdu la raison.

L'orphelin de la Chine

TOU-'AN-KOU

Misérable ! si tu n'avoues pas, je te fais périr sous les coups.

KONG-SUN

Il chante

Eh bien ! frappez-moi au gré de votre fureur. Déjà ma peau est toute déchirée, déjà ma chair tombe en lambeaux ! ne vous imaginez pas que je dirai un seul mot qui puisse compromettre personne.

L'orphelin de la Chine

SCÈNE V

TOU-'AN-KOU, KONG-SUN, TCHING-ING
UN SOLDAT, tenant dans ses bras un petit enfant

LE SOLDAT

Général, bonnes nouvelles ! En cherchant dans une cave nous avons trouvé l'Orphelin de la maison de Tchao.

TOU-'AN-KOU, *riant aux éclats*

Apportez-moi ce petit enfant, pour que je le coupe en trois morceaux. (*A Kong-sun.*) Eh bien ! vieux coquin, tu disais que tu n'avais pas l'Orphelin de la maison de Tchao. Dis-moi quel est cet enfant.

KONG-SUN

Il chante sur l'air : *Tchouan-po-tchao*

Autrefois tu exerçais Chin-'ao à s'élancer sur un ministre vertueux et à le déchirer dans sa fureur. Tes violences l'ont forcé à s'enfuir dans un lieu désert et à se percer le sein avec le tranchant de l'acier, et sa femme, désespérée, s'est pendue avec sa ceinture. Tu as fait massacrer sans pitié les trois cents personnes qui composaient sa famille. Il ne reste plus que ce faible enfant, qui n'a qu'un souffle de vie ; l'immoleras-tu encore pour assouvir ta soif de carnage ?

TOU-'AN-KOU

A la vue de ce petit Orphelin, je ne suis plus maître de ma fureur !

KONG-SUN

Il chante sur l'air : *Thsi-ti-hiong*

L'orphelin de la Chine

Je le vois regarder tantôt de l'œil droit, tantôt de l'œil gauche. Il hurle, il rugit de fureur. Le feu de la rage enflamme et bouleverse son visage. Ses cheveux se hérissent comme la crinière du lion du désert ; il relève son manteau guerrier, orné de riches broderies, et tire du fourreau de chagrin son glaive étincelant.

TOU-'AN-KOU, *d'un ton courroucé*

Tirons ce glaive. Un coup, deux coups, trois coups !

Tching-ing est rempli d'effroi et de douleur

J'ai percé de trois coups ce petit avorton ; j'ai assouvi le désir de toute ma vie.

KONG-SUN

Il chante sur l'air : *Meï-hoa-sieou*

Hélas ! je vois ce tendre enfant rouler dans le sang ! Celui-ci (l'enfant) lutte contre la mort et perce l'air de ses cris déchirants. Celui-là (Tching-ing) frémit de douleur, et se livre à tous les transports du désespoir. Moi-même je palpète d'effroi, je frissonne d'horreur ! Si les scélérats se livraient impunément au crime, on pourrait dire qu'il n'y a plus de Providence. Songez que ce tendre enfant, qui tombe aujourd'hui sous le tranchant du glaive, a été reçu il y a dix jours sur le lit de douleur. C'est en vain que sa mère l'a mis au monde au milieu des plus cruelles souffrances ; c'est en vain que son père espérait de trouver en lui l'appui de ses vieux ans ¹.

Tching-ing cache ses larmes

¹ Je passe un vers qui signifie littéralement : « N'est-il pas vrai que, lorsqu'une maison est riche, les enfants sont orgueilleux ? Cette pensée ne se lie point avec ce qui suit.

L'orphelin de la Chine

Je vois là Tching-ing. Son cœur semble brûlé par de l'huile bouillante ; ses yeux roulent des larmes de sang ; il n'ose regarder en face ; il se traîne par terre dans son désespoir. Il a sacrifié sans motif son propre fils ; trois coups de poignard lui ont ravi un enfant qui était sa chair et ses os !

Il parle

Scélérat de Tou-'an-kou, regarde : là-haut il y a une Providence. Comment pourrait-elle te pardonner tes crimes ? Je puis mourir : ma vie n'est plus bonne à rien.

Il chante sur l'air : *Youen-yang-cha*

Je meurs après soixante-dix ans. N'est-ce pas une belle vieillesse ? Mais il est bien jeune, cet enfant qui expire avant l'âge d'un an ! Nous serons morts tous les deux ensemble, et notre nom arrivera à la postérité la plus reculée. O Tching-ing, je vous recommande, à vous qui devez nous survivre, de ne point oublier Tchao-so, qui a été immolé d'une manière si barbare. Le temps s'échappe avec la rapidité de la flèche. Bientôt, tendre Orphelin, tu pourras t'armer d'un fer vengeur, et laver la mort de tes parents. Saisis cet infâme brigand, coupe-le en mille pièces, et garde-toi de le laisser échapper à son châtement.

Il parle

Je vais me donner la mort en me précipitant contre ces degrés de pierre.

On l'emporte mort de la scène.

L'orphelin de la Chine

UN SOLDAT, *parlant à Tou-'an-kou*

Kong-sun-tchou-kieou vient de se fracasser la tête contre les degrés de pierre. Il est mort.

TOU-'AN-KOU, *riant aux éclats*

Puisque ce vieux coquin est mort, tout est dit. (*Il rit de nouveau.*)
Tching-ing, combien je t'ai d'obligations pour toute cette affaire !
Sans toi, comment aurais-je pu exterminer l'Orphelin de la famille de Tchao ?

TCHING-ING

Général, je n'avais au fond aucune animosité contre la famille de Tchao. D'un côté, j'ai voulu sauver la vie à tous les petits enfants du royaume de Tsin ; de l'autre, j'ai songé à mon fils, qui n'avait pas encore un mois accompli. Si l'on n'eût pas découvert l'Orphelin de la famille de Tchao, ce tendre enfant eût été enveloppé dans le massacre général.

TOU-'AN-KOU

Tching-ing, je te regarderai désormais comme mon meilleur ami. Je veux que tu demeures dans mon palais : tu y seras traité comme un hôte distingué ; tu y élèveras ton fils, jusqu'à ce qu'il soit devenu un homme fait. Il étudiera sous tes yeux les belles-lettres, et tu me le confieras ensuite pour que je lui enseigne l'art de la guerre. J'ai bientôt atteint l'âge de cinquante ans, et je n'ai point d'héritier : j'adopte ton fils. Agé comme je suis, je n'attends plus que le moment où ton fils sera capable de me succéder dans mes hautes fonctions. Que penses-tu de ce dessein ?

TCHING-ING

Général, je vous remercie mille fois de ce que vous daignez l'élever.

L'orphelin de la Chine

TOU-'AN-KOU

Il récite des vers

Dans l'origine, Tchao-tun brillait seul à la cour ;
pouvais-je ne pas le poursuivre de toute ma haine ?
Maintenant que j'ai arraché ce dernier rejeton, je n'ai
plus rien à craindre pour l'avenir.

@

L'orphelin de la Chine

ACTE IV

@

SCÈNE I

TOU-'AN-KOU, suivi de soldats.

Je suis Tou-'an-kou. Il y a déjà vingt ans que j'ai tué l'Orphelin de la famille de Tchao. J'ai adopté le fils de Tching-ing, et je l'ai appelé Tou-tching. Je lui ai enseigné presque toutes les connaissances qu'embrasse l'art militaire ¹. Il saisit, il comprend tout avec une merveilleuse facilité ; déjà même il l'emporte sur moi ² par son adresse à tirer de l'arc et à diriger un coursier. Ces talents précoces ont entouré mon fils d'une réputation imposante. Au premier jour, je mettrai à exécution un projet que j'ai arrêté depuis longtemps. Je tuerai Ling-kong, je m'emparerai du royaume de Tsin, et je donnerai à mon fils la haute charge dont je suis revêtu. C'est alors que je verrai s'accomplir le vœu de toute ma vie. Dans ce moment, mon fils est sur la place d'armes où il s'exerce à l'art de la guerre. J'attends son retour pour délibérer avec lui.

Il sort.

¹ Littéralement : les dix-huit règles de l'art militaire (*wou-i*).

² Prémare fait ici un contresens. Il traduit : *il ne le cède qu'à moi*. Les mots *khiang-sse-ngo* signifient : *il est plus fort que moi, il l'emporte sur moi*.

L'orphelin de la Chine

SCÈNE II

TCHING-ING, tenant un livre à la main

Il récite des vers

Les jours et les mois poussent l'homme à la
vieillesse ; le temps presse l'enfance et l'entraîne
après lui. Celui qui n'a pas encore arrêté au fond de
son âme le projet qu'il médite n'ose s'expliquer
clairement, de peur de se trahir. Le temps s'échappe
avec la rapidité de la flèche !

Il parle

Il y a déjà vingt ans que je demeure dans la maison de Tou-
'an-kou. Il a pris soin de l'éducation de mon fils ¹, qui a
maintenant vingt ans, et lui a donné une charge, avec le titre de
tching-peï. Il étudie sous mes yeux les belles-lettres, et Tou-'an-
kou surveille lui-même son instruction militaire. Son esprit est
déjà fécond en stratagèmes de guerre ; il sait manier l'arc et
diriger un coursier. Tou-'an-kou aime tendrement mon fils.
Comment pourrait-il connaître le fond de cette affaire ? Ce n'est
pas tout : mon fils lui-même est dans une ignorance profonde
sur tout ce qui le regarde. J'ai maintenant soixante-cinq ans : si
je venais à mourir, qui est-ce qui éclairerait mon fils sur sa
naissance ; qui est-ce qui lui apprendrait à venger les injures de
la famille de Tchao ? Cette idée me trouble et m'agite sans
cesse, et ne me laisse de repos ni le jour ni la nuit. J'ai peint les
ministres intègres et les généraux magnanimes qui ont péri jadis
d'une mort indigne, et j'ai formé un livre de la réunion de ces
peintures. Si mon fils vient à m'interroger, je lui raconterai en
détail tous ces tristes événements. Je suis sûr qu'il vengera la

¹ Tching-ing désigne ici *l'Orphelin*, qui passe pour son fils.

L'orphelin de la Chine

mort de son père et de sa mère. Je vais aller m'asseoir, avec mon chagrin, dans la bibliothèque. J'attendrai l'arrivée de mon fils ; peut-être s'éclairera-t-il de lui-même à la vue de ces peintures.

SCÈNE III

TCHING-PEÏ

Je suis Tching-peï. Mon père légitime est Tching-ing ; mon père adoptif est Tou-'an-kou. Pendant le jour, je m'exerce à l'art de la guerre ; et, le soir, je cultive les lettres. Je reviens maintenant de la place d'armes. Il faut que j'aie vu mon père Tching-ing.

Il chante sur l'air : *Tchong-liu-fen-tié-eul*

Depuis que j'ai sous mes ordres une compagnie de soldats, je sens naître en moi la soif du carnage ; et mon cœur est devenu inaccessible à la crainte. Chaque jour j'étudie la tactique militaire. Si le prince se fait à mon ardeur belliqueuse, je lui prêterais l'appui de mon bras ; je fondrais sur ses ennemis rassemblés ; je forcerais tous les États de l'empire à s'avouer vaincus par le courage héroïque de mon père. Quel homme possède un fils qui puisse, comme moi, déployer une valeur sans égale pour seconder ses hauts faits ?

Il chante sur l'air : *Tsouï-tchun-fong*

Je veux défendre Ling-kong, le prudent roi de Tsin ; je veux seconder les exploits de Tou-'an-kou, son sage ministre. Qu'il se repose sur moi ; je suis versé dans les lettres, j'excelle dans l'art militaire. Que dix mille ennemis résistent à mon père, je promets de les combattre et de les terrasser. On dit communément : Si le coursier est courageux, le cavalier est fort et magnanime ; si le père est tendre, le fils est aimant et dévoué pour lui. Comment

L'orphelin de la Chine

craindre maintenant que le roi soit en butte à des dangers qui affligeraient son cœur, ou que son ministre montre une lâcheté honteuse ?

Il sort.

L'orphelin de la Chine

SCÈNE IV

TCHING-ING

Ouvrons ce livre. Quel spectacle douloureux ! Combien de sages ministres, combien de serviteurs dévoués ont péri pour l'Orphelin de la famille de Tchao ! Mon fils, mon unique fils, que voici, a été aussi massacré pour la même cause.

L'orphelin de la Chine

SCÈNE V

TCHING-PEÏ, SOLDATS

TCHING-PEÏ

Venez prendre mon cheval. Où est mon père Tching-ing ?

UN SOLDAT

Il est occupé à lire dans la bibliothèque.

TCHING-PEÏ

Soldat, allez m'annoncer.

LE SOLDAT, à *Tching-ing*

Voici Tching-peï qui vient d'arriver.

TCHING-ING

Dites-lui d'entrer.

LE SOLDAT

Votre père vous prie d'entrer.

L'orphelin de la Chine

SCÈNE VI

TCHING-PEÏ, TCHING-ING

TCHING-PEÏ, *apercevant son père*

Mon père, votre fils revient de la place d'armes.

TCHING-ING

Allez prendre le riz.

TCHING-PEÏ, *seul*

Eh bien ! sortons ¹. Je ne puis m'empêcher de penser que, les autres jours, dès que mon père m'apercevait, il me recevait avec un visage épanoui. Mais aujourd'hui, en me voyant venir, il paraît accablé, abattu ; il ne cesse de répandre des larmes. J'ignore quelles pensées l'occupent et le tourmentent. Je vais aller l'interroger. (*Parlant à Tching-ing.*) Qui est-ce qui vous a offensé ? Mon père, dites à votre fils ce qu'il peut avoir fait pour vous déplaire, et daignez lui pardonner ².

TCHING-ING

Quand je vous le dirais, vous ne pourriez rien faire pour votre père et votre mère ³. Allez prendre le riz.

Il verse des larmes

TCHING-PEÏ

Hélas ! je meurs d'inquiétude !

Il chante sur l'air : *Ing-sien-ké*

¹ Prémare s'est trompé dans tout ce passage, en faisant parler Tching-peï au vocatif : *Mon père, toutes les fois que je sors et que je reviens vous voir, etc.*

² Les mots *khi-pou-tao-ti* sont ici pour *'o-tchi-pou-tao-tchiou*, les fautes que j'ai commises.

³ Prémare fait un contresens : Votre père et votre mère ne sont pas les maîtres. Les mots *iu-jin-tso-tchou* signifient : prendre quelqu'un sous sa protection, prendre en main sa défense.

L'orphelin de la Chine

Pourquoi cache-t-il les perles humides de ses larmes ?

Tching-ing pousse un soupir

Mon anxiété s'accroît par degrés ! Eh bien ! je vais me jeter à ses genoux et le prier les mains jointes.

TCHING-PEÏ

O mon père !

Il chante

Une émotion soudaine, jointe à d'affreux pressentiments, a allumé ma bouillante colère.

Il parle

Qui est celui qui a osé vous offenser ?

Il chante

Répondez-moi ! je vous en supplie le front contre terre, et en proie à une mortelle inquiétude !

Il parle

Eh bien !, puisque personne ne vous a offensé...

Il chante

Pourquoi ne pouvons-nous nous entendre ?

TCHING-ING

Tching-peï, reste à lire dans la bibliothèque.

Il faut que j'aïlle un instant dans la salle du fond ; je reviendrai tout à l'heure.

Il laisse son livre et fait semblant de sortir.

L'orphelin de la Chine

SCÈNE VII

TCHING-PEÏ, *seul*

Mon père a laissé un livre sur la table. Serait-ce un cahier de dépêches officielles ? Ouvrons-le.

Il ouvre le livre

Voilà qui est bien extraordinaire ! Cet homme, vêtu de rouge, excite un méchant chien à s'élaner sur cet homme vêtu de violet. Plus loin, un homme, armé d'une massue en forme de courge, assomme ce méchant chien. Celui-ci soutient un char qui n'a plus qu'une roue ; celui-là se tue en se brisant la tête contre un cannellier. J'ignore quelle ancienne histoire on a voulu retracer ici. Aucun nom écrit n'indique les personnages. Comment pourrais-je les deviner ?

Il chante sur l'air : *Hong-sieou-hiaï*

On a peint quelques mûriers au sombre feuillage. Sous leur ombre, une troupe de laboureurs se livrent à de bruyants ébats. Cet homme, par la force de son bras, soutient un char qui n'a qu'une roue. Celui-ci élève, d'un air menaçant, une massue en forme de courge ; celui-là se donne la mort, en se brisant la tête contre un cannellier. Voici un chien cruel qui s'élançe avec fureur contre cet homme vêtu de violet.

Il parle

Regardons encore. Ce général a devant lui une corde d'arc, du vin empoisonné et un poignard. Il prend le poignard, s'ouvre la gorge, et meurt. Cet autre général se perce de son épée. Un

L'orphelin de la Chine

médecin tient un coffre rempli de simples ; il est à genoux ¹ devant cette jeune femme, qui semble vouloir lui confier un petit enfant qu'elle porte dans ses bras. Plus loin cette femme se pend avec sa ceinture. Ce spectacle est fait pour arracher des larmes de pitié.

Il chante sur l'air : *Chi-lieou-hoa*

Je vois cet homme qui est couvert d'un manteau orné de riches broderies. Il a devant lui une corde d'arc, du vin empoisonné et un poignard. Il se donne la mort. Ce général se coupe la gorge ; ses vêtements sont tout souillés de sang. Cet homme qui tient un coffre rempli d'herbes médicinales est à genoux devant cette jeune mère qui lui confie un petit enfant qu'elle tient dans ses bras. Qu'il est douloureux de voir une femme d'une illustre famille, dont les vêtements sont tout brillants de perles et de pierres précieuses, se pendre avec la ceinture de sa robe ! Quel crime a-t-elle commis ? J'ai beau réfléchir, j'ai beau me torturer l'esprit, je ne comprends rien à tout ce que je vois. Ces peintures me font mourir d'anxiété et de douleur !

Il parle

Regardons attentivement : cet homme vêtu de rouge me paraît bien cruel ! Il frappe sans pitié un vieillard dont la barbe est blanchie par l'âge.

Il chante sur l'air : *Teou-ngan-chun*

Je vois cet homme vêtu de rouge qui accable d'outrages ce vieillard avec sa barbe blanche. Hélas !

¹ Prémare n'a pas entendu la construction de ce passage ; il traduit : *Cette dame qui se met à genoux*. Les mots *kouei-tcho* (à genoux) se rapportent à Tching-ing. Voyez plus bas, page 98, l. 11.

L'orphelin de la Chine

la douleur trouble et ébranle toute mon âme, mes
poumons se gonflent de colère et d'indignation !

Il parle

Il me semble que toute cette famille me touche par des liens
de parenté.

Il chante

Si je ne tue pas ce brigand de ministre, je ne
mérite pas le nom d'homme. Oui, il faut que je sois le
vengeur de toutes ces victimes. Je ne sais à qui
appartient cet enfant qui roule dans son propre sang ;
j'ignore aussi quel est ce noble chef de famille qui
périt sur la place publique.

Il parle

Mais, au fond, je ne comprends rien à tout ceci. Je vais
attendre que mon père Tching-ing soit revenu. Je l'interrogerai
sur cette sanglante histoire. Peut-être pourra-t-il dissiper les
doutes qui m'agitent.

SCENE VIII

TCHING-ING, TCHING-PEÏ

TCHING-ING

Tching-peï, il y a longtemps que je vous écoute.

TCHING-PEÏ

Mon père, je vous en prie, expliquez à votre fils le sujet de ces peintures.

TCHING-ING

Tching-peï, vous voulez que je vous raconte cette ancienne histoire ? Elle vous touche de bien près !

TCHING-PEÏ

Eh bien ! racontez-la à votre fils dans tous ses détails.

TCHING-ING

Tching-peï, écoutez-moi. Cette ancienne histoire est bien longue à raconter.

Autrefois cet homme vêtu de rouge était le collègue de ce ministre ¹ vêtu de violet. Mais, hélas ! ces deux magistrats, dont l'un appartenait à l'ordre civil et l'autre à l'autre militaire, ne purent vivre en bonne harmonie. Il y avait déjà longtemps qu'une inimitié implacable régnait entre eux, lorsque l'homme habillé de rouge se dit en lui-même. « Celui qui attaque le premier est toujours vainqueur, celui qui attaque le second est toujours vaincu. » Il envoya secrètement un assassin qui s'appelait Tsouni. Il avait caché sur lui un poignard, et devait escalader les murs, pour tuer cet homme vêtu de violet. Mais cet homme vêtu

¹ Prémare se trompe ici en traduisant le mot *tchhin* par *sujet*.

L'orphelin de la Chine

de violet était un vertueux ministre qui toutes les nuits brûlait de l'encens et implorait le Ciel et la Terre. Il oubliait entièrement le soin de sa famille, pour ne s'occuper que des intérêts de l'État. Tsou-ni se dit en lui-même : « Si je poignarde ce vertueux ministre, ce sera me révolter contre le Ciel. Non, je ne commettrai pas un crime aussi odieux. Mais si je retourne vers cet homme vêtu de rouge, je suis sûr qu'il me fera mourir. C'en est fait ! c'en est fait ! c'en est fait ! »

Il récite des vers

Il portait secrètement un poignard acéré ; mais, en songeant au vertueux ministre, il éprouva du repentir. On voit par là que le sentiment de la justice brille aux yeux des hommes comme la splendeur du soleil. Cette nuit même Tsou-ni se brisa la tête contre un cannellier.

TCHING-PEÏ

Cet homme qui se donne la mort en se brisant la tête contre un cannellier est donc Tsou-ni ?

TCHING-ING

C'est lui-même. Cet homme vêtu de violet étant sorti un jour de printemps pour animer des laboureurs qui travaillaient dans un champ situé hors de la ville, il vit, sous un mûrier, un homme grand et robuste qui était couché le visage tourné vers le ciel, et la bouche ouverte. L'homme vêtu de violet lui en demanda la cause. Cet homme lui dit : « Je m'appelle Ling-tché. Comme je mange à chaque repas un boisseau de riz ¹, mon maître, ne pouvant suffire à ma nourriture, m'a chassé de sa maison. Si je veux cueillir de ses mûres, pour les manger, il dit que je vole son bien. Voilà

¹ Un *teou* contient environ dix *chin*. Un *chin*, c'est un litron. Cette quantité de riz suffit ordinairement pour un jour. (Note manuscrite de Prémare.)

L'orphelin de la Chine

pourquoi je m'étends sous cet arbre, le visage tourné en haut. J'attends, pour manger des mûres, qu'il m'en tombe quelques unes dans la bouche ; s'il n'en tombe pas, j'aime mieux mourir de faim que de recevoir des affronts d'un autre homme. » — « Voilà, dit celui qui est vêtu de violet, un homme probe et résolu. » Aussitôt il lui donna du vin et du riz, et apaisa la faim dont il était dévoré. Cet homme se retira sans le remercier. Celui qui est vêtu de violet ne témoigna ni colère ni mécontentement. Tching-peï, cela vous montre la grandeur d'âme de ce vertueux ministre ¹.

Il récite des vers

Il profita d'un beau jour de printemps pour aller animer les laboureurs au travail. Il parcourut les champs situés hors de la ville. On n'était pas encore à l'heure du dîner. A qui donne-t-il les mets qu'il avait apportés ? A un homme qui mourait de faim sous un mûrier.

TCHING-PEÏ

Bien. Cet homme qui mourait de faim sous un mûrier s'appelait Ling-tché.

Tching-peï, souvenez-vous bien de ce que je vais vous dire. Un jour un prince des barbares de l'ouest offrit en tribut un chien nommé Chin-'ao ². Le roi Ling-kong donna Chin-'ao à cet homme vêtu de rouge. Et comme celui-ci voulait faire périr cet homme vêtu de violet, il suspendit dans le jardin situé derrière son palais un homme de paille qu'il habilla exactement comme l'homme vêtu de violet. Il attacha dans le ventre de l'homme de paille des

¹ Prémare s'est trompé en mettant ce dernier passage dans la bouche de Tching-peï.

² On donne le nom de 'Ao à une espèce de chien qui est haut de quatre *tchi* (environ trois pieds). Voyez page 5.

L'orphelin de la Chine

entrailles de mouton ; puis il affama Chin-'ao pendant cinq ou six jours, et lui fit déchirer le ventre de l'homme de paille, pour assouvir sa faim dévorante. Il exerça ainsi ce chien pendant cent jours. Il alla ensuite trouver Ling-kong, et lui dit :

— Ignorez-vous qu'il y a dans le palais un homme sans droiture, sans piété filiale, qui a conçu le dessein de trahir votre majesté ?

— Où est-il ? lui demanda Lin-kong.

— Ces jours derniers, lui répondit l'homme vêtu de rouge, vous m'avez donné un chien nommé Chin-'ao. Il est doué d'un instinct merveilleux, et saura reconnaître le coupable.

Sur-le-champ, cet homme vêtu de rouge amena Chin-'ao. Dans ce moment, cet homme vêtu de violet se trouvait dans la salle du palais. Chin-'ao, ayant vu qu'il ressemblait à l'homme de paille, s'élança sur lui pour le mordre. Cet homme vêtu de violet, se voyant poursuivi par le chien, fit plusieurs fois le tour de la salle et réussit à s'échapper. Ce chien excita la colère d'un homme près de qui il passa. C'était un capitaine des gardes du palais, nommé Ti-mi-ming. Il renversa Chin-'ao d'un coup de massue en forme de courge, puis il le prit par la peau de la tête et le coupa en deux.

Il récite des vers

Ce cruel ministre avait mille stratagèmes criminels.
Il opprimait les hommes vertueux, et ne leur
laissait pas le moyen d'échapper à ses coups. Mais
il y avait dans le palais un homme d'un caractère
intrépide. Il porta un coup mortel à Chin-'ao et le
coupa en deux.

L'orphelin de la Chine

TCHING-PEÏ

Ce méchant chien s'appelait Chin-'ao ; celui qui a tué ce méchant chien était Ti-mi-ming.

TCHING-ING

C'est cela. Ce vertueux ministre, s'étant échappé du palais, courut à son char pour y monter. Mais cet homme vêtu de rouge ayant fait dételer deux des quatre chevaux, et démonter une des deux roues, il ne put avancer d'un pas. Heureusement qu'il passa dans le moment un homme doué d'une force prodigieuse. Il soutint le char avec son bras, et fouetta les chevaux. Le frottement rapide du char usa ses habits, et mit à découvert sa peau, sa chair, ses nerfs et ses os ¹. Cependant il continua à soutenir l'essieu et à pousser la roue, et bientôt le char disparut dans la campagne. Vous me demanderez quel était cet homme : c'était Ling-tché, qui mourait de faim sous le mûrier.

Il récite des vers

L'homme habillé de violet s'enfuit du palais pour échapper à la mort. On avait ôté deux des quatre chevaux et démonté une des deux roues. Mais le robuste Ling-tché, qui revenait des champs, le récompensa du dîner qu'il lui avait donné sous le mûrier.

TCHING-PEÏ

Votre fils se souvient de lui : c'était ce Ling-tché qui était étendu sous un mûrier, le visage tourné vers le ciel.

TCHING-ING

C'est lui-même.

¹ Littéralement : Son vêtement usé laissait voir sa peau ; sa peau usée laissait voir sa chair ; sa chair usée laissait voir ses nerfs ; ses nerfs usés laissaient voir ses os ; ses os usés laissaient voir sa moelle.

L'orphelin de la Chine

TCHING-PEÏ

O mon père ! cet homme vêtu de rouge était bien cruel !
Comment s'appelait-il ?

TCHING-ING

Tching-peï, j'ai oublié son nom.

TCHING-PEÏ

Comment s'appelait cet homme vêtu de violet ?

TCHING-ING

Son nom de famille était Tchao. Cet homme vêtu de violet
était le ministre Tchao-tun. Il vous touche de bien près !

TCHING-PEÏ

Votre fils vous a souvent entendu dire qu'il y avait eu un
ministre nommé Tchao-tun ; mais son nom n'était pas resté dans
ma mémoire.

TCHING-ING

Tching-peï, souvenez-vous bien de ce que je viens de vous
dire tout à l'heure.

TCHING-PEÏ

Il y a encore dans ce livre plusieurs choses que je ne
comprends pas. Veuillez les expliquer à votre fils.

TCHING-ING

Cet homme vêtu de rouge fit massacrer, sans distinction de
rang, toute la maison de Tchao-tun, qui se composait de trois
cents personnes. Il ne restait plus que son fils Tchao-so, qui était
le gendre du roi. Cet homme habillé de rouge contrefit un ordre
de Ling-kong et le lui envoya avec trois présents royaux, savoir :
une corde d'arc, du vin empoisonné, et un poignard, lui

L'orphelin de la Chine

enjoignant de choisir celui qu'il voudrait et de se donner la mort. A cette époque, la princesse sa femme était enceinte. Tchao-so lui confia ses dernières volontés, et lui dit : « Si, après ma mort, vous accouchez d'un fils, vous l'appellerez l'Orphelin de la famille de Tchao, afin qu'il venge un jour la mort des trois cents personnes de ma maison. » Après avoir prononcé ces paroles, Tchao-so se tua d'un coup de poignard. L'homme vêtu de rouge emprisonna la princesse dans son palais, où elle mit au monde l'Orphelin de la maison de Tchao. Cet homme vêtu de rouge, en ayant été informé, envoya sur-le-champ le général Han-kioué avec ordre de garder étroitement les portes de son palais, et de veiller à ce que personne n'enlevât secrètement l'Orphelin. Cette princesse connaissait un homme dévoué de cœur à sa famille : c'était un médecin nommé Tching-ing.

TCHING-PEÏ

Mon père ! ne serait-ce pas vous ?

TCHING-ING

Il y a dans le monde une foule d'hommes qui portent le même nom. C'était un autre Tching-ing. La princesse confia l'Orphelin à ce Tching-ing, puis elle se pendit avec la ceinture de sa robe. Ce Tching-ing emporta l'Orphelin. Quand il fut arrivé à la porte du palais, il rencontra le général Han-kioué, qui le fouilla et découvrit l'Orphelin. Mais à peine lui avait-il dit quelques mots, que le général tira son épée et se tua.

Il récite des vers :

Ce médecin, oubliant toute espèce de crainte,
emportait secrètement l'Orphelin. Il rencontra alors
un général droit et magnanime, qui aima mieux se
donner la mort que de le faire arrêter.

L'orphelin de la Chine

TCHING-PEÏ

Ce général, qui s'est tué pour l'Orphelin, était un homme plein de grandeur d'âme. Je me souviens bien de son nom : il s'appelait Han-kioué.

TCHING-ING

Oui, oui, c'est bien lui. Mais, dès que cet homme vêtu de rouge eut été informé de ce qui s'était passé, il ordonna qu'on lui apportât, dans son palais, tous les petits enfants du royaume de Tsin qui avaient moins de six mois et plus d'un mois, pour les couper en trois l'un après l'autre, et tuer par ce moyen sûr l'Orphelin de la famille de Tchao.

TCHING-PEÏ, *entrant en colère*

Il fallait que cet homme vêtu de rouge fût bien cruel !

TCHING-ING

Hélas ! oui, il était bien cruel ! Mais ce Tching-ing, qui avait un fils à peine âgé d'un mois, le couvrit des habits du petit Orphelin, qu'il alla porter à Kong-sun-tchou-kieou, habitant la ferme de Liu-liu-tai-ping.

TCHING-PEÏ

Quel était ce Kong-sun-tchou-kieou ?

TCHING-ING

Ce vertueux ministre était autrefois le collègue de Tchao-so. « Seigneur, lui dit Tching-ing, gardez soigneusement cet Orphelin de la famille de Tchao, et allez annoncer à l'homme vêtu de rouge que Tching-ing a caché l'Orphelin. Il me prendra avec mon fils, et nous fera mourir tous les deux. Vous élèverez secrètement le petit Orphelin, jusqu'à ce qu'il soit devenu grand, afin qu'il venge la mort de son père et de sa mère. Que pensez-vous de ce

L'orphelin de la Chine

dessein ? » — « Je suis vieux, lui répondit Kong-sun-tchou-kieou. Tching-ing, puisque vous consentez à sacrifier votre fils, couvrez-le des habits de l'Orphelin de la famille de Tchao, et cachez-le dans ma maison. Vous irez ensuite me dénoncer à l'homme vêtu de rouge, qui me fera mourir avec votre fils. Vous cacherez soigneusement l'Orphelin, afin qu'un jour il venge la mort de son père et de sa mère. »

TCHING-PEÏ

Comment ce Tching-ing a-t-il pu consentir à sacrifier son propre fils ?

TCHING-ING

Si vous étiez prêt à sacrifier votre propre vie, que vous importerait celle d'un enfant ? Il prit donc son fils, le couvrit des habits de l'Orphelin de la famille de Tchao, et alla le porter chez Kong-sun-tchou-kieou, qu'il dénonça aussitôt à l'homme vêtu de rouge. Celui-ci fit subir toutes sortes de tortures à Kong-sun-tchou-kieou, et découvrit ce faux Orphelin de Tchao, qu'il coupa de sa propre main en trois morceaux. Kong-sun-tchou-kieou se tua lui-même en se brisant la tête contre les degrés.

Il y a déjà vingt ans que ces événements se sont passés. Le petit Orphelin de la famille de Tchao est maintenant âgé de vingt ans. S'il ne peut pas venger la mort de son père et de sa mère, à quoi est-il bon ?

Il récite des vers

Il est doué d'une haute stature, et son visage respire une majesté imposante. Il brille dans les lettres, il excelle dans l'art de la guerre ; qu'attend-il pour agir ? Qu'est devenu son aïeul qui s'était enfui sur son char ? Toute sa famille a été exterminée, sans

L'orphelin de la Chine

distinction de rang ! Sa mère s'est pendue dans son palais isolé, et son père s'est poignardé lui-même sur la place d'exécution. Cependant ces mortelles injures ne sont pas encore vengées. C'est en vain que ce fils passe dans le monde pour un héros.

TCHING-PEÏ

Vous me parlez depuis bien longtemps, et cependant votre fils est encore comme un homme qui sommeille ou qui rêve. En vérité, je ne comprends rien à tout ce récit.

TCHING-ING

Quoi ! vous ne comprenez pas encore ! Écoutez : L'homme vêtu de rouge est l'infâme ministre Tou-'an-kou, Tchao-tun est votre aïeul, Tchao-so est votre père, et la princesse est votre mère !

Il récite des vers

Je vous ai raconté de point en point cette lugubre histoire. Si vous ne la comprenez pas encore tout entière, eh bien ! je suis le vieux Tching-ing, qui ai sacrifié mon fils pour sauver l'Orphelin, et *c'est vous, c'est vous* qui êtes l'Orphelin de la famille de Tchao !

TCHING-PEÏ

O Ciel ! Quoi ! je suis l'Orphelin de la famille de Tchao ! Je meurs de colère.

Tching-peï tombe évanoui

TCHING-ING, *le relevant*

Mon jeune maître, revenez à vous.

TCHING-PEÏ, *reprenant ses esprits*

Je suis dévoré d'indignation et de douleur !

Il chante sur l'air : *Pou-tien-lo*

L'orphelin de la Chine

Le récit que je viens d'entendre m'a dévoilé, depuis l'origine, tout le mystère de cette peinture. Sera-ce en vain que j'ai grandi jusqu'à l'âge de vingt ans, que j'ai atteint la taille de cinq pieds ¹ ? Ainsi donc, celui qui se poignarde est mon père ; celle qui se pend est ma respectable mère ! Au récit de ces scènes déchirantes, un homme qui aurait un cœur de fer, et des entrailles de pierre, fondrait en larmes et pousserait des sanglots. Puissé-je prendre vivant cet infâme vieillard, pour venger la mort de tant de serviteurs du roi et celle de tous mes parents !

Il parle

Si vous ne m'aviez point éclairé sur ces événements, comment votre fils aurait-il pu les apprendre ? Asseyez-vous, et daignez recevoir les salutations de votre fils.

Il le salue

TCHING-ING

Aujourd'hui j'ai fait revivre l'arbre de la famille de Tchao, mais j'ai sacrifié mon fils pour elle ; j'ai tranché moi-même le rejeton qui me promettait une riche postérité.

Il pleure et sanglote

TCHING-PEÏ

Il chante sur l'air : *Chang-siao-leou*

Si vous n'aviez pas pris soin de mon enfance, si vous ne m'aviez pas élevé avec la tendresse d'un père, il y a vingt ans que je serais tombé sous le fer homicide, et que j'aurais été précipité dans un canal fangeux ! Une seule chose met le comble à mon

¹ Il y a en chinois sept *tchhi*.

L'orphelin de la Chine

indignation, c'est que ce scélérat de Tou-'an-kou ait détruit l'arbre en cherchant ses racines, et qu'il ait presque anéanti toute ma famille.

Seconde partie

Lui (*ter*), il a égorgé toutes les miens ; moi (*ter*), je vais l'immoler à mon tour, et faire une boucherie de tous ses parents !

TCHING-ING

Mon jeune maître, ne criez pas si haut, de peur que Tou-'an-kou ne vous entende.

TCHING-PEÏ

Je veux suivre cet axiome : « Si vous ne réussissez pas la première fois, ne vous découragez pas la seconde. »

Finale

Craindrai-je maintenant qu'il ne lance contre moi son chien Chin-'ao, qu'il ne m'entoure de ses soldats mercenaires, qu'il n'emploie contre moi la ruse et la violence ? Voyez ses nombreuses victimes ! Pour qui ont-elles été égorgées ? Moi, qui dois remplir les devoirs d'un fils, pourrais-je désormais demeurer tranquille comme auparavant ?

Il parle

Mon père, tranquillisez-vous ! Demain, avant tout le monde, j'irai trouver le roi, et, à la tête des ministres, j'irai moi-même tuer cet infâme brigand.

Il chante sur l'air : *Choua-hai eul*

Demain matin, si j'aperçois ce féroce ennemi, je marcherai à sa rencontre et je l'arrêterai de ma propre

L'orphelin de la Chine

main. Je n'ai besoin ni de soldats ni de satellites ; il me suffira d'étendre mon bras vigoureux. Je saisirai le frein orné de jade, je mettrai la main sur la selle ciselée, j'arrêterai le char couvert d'une draperie à fleurs d'or, je précipiterai ce monstre du haut de son siège, et je le traînerai dans la fange comme un chien mort ! Je lui demanderai ce qu'il pense maintenant de la justice des hommes et de la providence du ciel !

Seconde partie

Qui t'a poussé à accumuler tant de crimes, et à attirer sur ta tête une implacable vengeance ? Mais le Ciel est juste et le châtement ne manque jamais aux forfaits. Jadis tu torturas sans pitié le vénérable Kong-sun ; mais aujourd'hui l'Orphelin de Tchao existe. Ne t'imaginer pas qu'il va te faire grâce et te laisser impuni.

Troisième partie

J'enlèverai son large cachet, je le dépouillerai de ses vêtements brodés, je lui serrerai les mains derrière le dos avec une corde de chanvre, et je l'attacherai à la colonne du camp ; j'arracherai sa langue hideuse avec des tenailles de fer, j'extirperai ses yeux de brigand avec une alêne rougie ; à l'aide d'une lame mince et aiguë, je dissèquerai pièce par pièce ses chairs palpitantes ; je pileraï ses os, je ferai jaillir sa moelle avec un marteau d'acier, et je scierai sa tête avec une serpe de cuivre !

Finale

Déjà je sens croître par degrés les transports de ma colère. Comment assouvirai-je ma fureur sans

L'orphelin de la Chine

bornes ? Parce qu'un fils de vingt ans a reconnu jadis un autre père que le sien, aujourd'hui les âmes indignées de trois cents victimes trouvent un vengeur dans leur propre maison.

Il sort.

TCHING-ING

Demain matin, mon jeune maître prendra sans doute cet insigne brigand. Il faut que je le suive pour l'aider en cas de besoin.

Il sort.

@

L'orphelin de la Chine

ACTE V

@

SCÈNE I

WEÏ-KIANG ¹, suivi d'un huissier

Je suis Weï-kiang, le premier ministre du royaume de Tsin. Maintenant c'est Tao-kong qui occupe le trône. Tou-'an-kou, qui tenait en main toute l'autorité, extermina jadis la famille entière de Tchao-tun. Mais un ancien serviteur de la maison de Tchao-so, nommé Tching-ing, cacha et éleva en secret l'Orphelin de Tchao. Il y a déjà vingt ans que ces événements se sont passés, et l'Orphelin dont le nom a été changé, s'appelle maintenant Tching-peï. Ce matin il a exposé au roi les crimes de Tou-'an-kou ; il veut le prendre lui-même et venger la mort de son père et de sa mère. J'apporte un ordre du roi qui est ainsi conçu :

« Tou-'an-kou jouit d'une grande autorité sur l'armée, et je crains qu'à la première occasion il ne se révolte contre moi. J'ordonne à Tching-peï d'aller secrètement le prendre, et d'exterminer, sans égard pour l'âge ni pour le rang, toutes les personnes de sa famille. Après qu'il aura accompli cette mission, je le récompenserai dignement.

De peur que ce secret ne transpire, il faut que j'aie communiqué moi-même l'ordre royal à Tching-peï.

Il récite des vers

De vertueux ministres ont été massacrés. Une haine profonde couve depuis vingt ans. Ce matin ce scélérat va être pris ; on verra alors que le meurtre est toujours puni par le meurtre.

¹ Prémare écrit par erreur *Oueï-fong*.

L'orphelin de la Chine

SCÈNE II

TCHING-PEÏ, à cheval et une épée à la main

Je suis Tching-peï. Ce matin j'ai exposé au roi les crimes de Tou-'an-kou. Je vais aller le prendre, pour venger les injures de mon père et de mon aïeul. Ce scélérat a violé toutes les lois.

Il chante sur l'air : *Tching-kong-touan-tching-hao*

Il n'est pas nécessaire de ranger des soldats, ou de mettre une cohorte en ordre de bataille, ni de leur faire tirer le glaive et brandir la lance. Quand je devrais sacrifier mes jours, je veux aujourd'hui venger mes injures, et exterminer ce ministre révolté. Je veux éteindre sa vie, je veux faire tomber son corps inanimé...

Il chante sur l'air : *Kiouen-sieou-kieou*

Je le ferai tomber sur la place publique, sur le lieu d'exécution. Dès que je serai aux prises avec lui, je ne le lâcherai pas. Je serai comme un tigre qui dévore une faible brebis. Ce n'est pas à moi à montrer de la crainte ou de l'agitation. Je l'attaquerai de pied ferme ; je verrai si ce scélérat pourra me résister. Animé d'une haine accumulée pendant vingt ans, je vengerai par sa mort le meurtre de trois cents personnes. Alors je pourrai mourir sans regret.

Il parle

Je vais attendre sur la place publique. Je pense que ce brigand va bientôt venir.

L'orphelin de la Chine

SCÈNE III

TOU-'AN-KOU, suivi de soldats ; TCHING-PEÏ

TOU-'AN-KOU

J'ai passé tout le jour dans mon hôtel de général en chef, maintenant je m'en retourne dans ma maison particulière. Officiers ! rangez vos soldats, marchez à leur tête, et faites-les suivre d'un pas lent et mesuré.

TCHING-PEÏ

Holà ! voilà ce vieux brigand qui arrive.

Il chante sur l'air : *Tang-sieou-tsaï*

Voyez ces braves qui frappent la terre de leurs pas cadencés. Ils marchent à ses côtés et le suivent sur deux rangs avec un bruit belliqueux. Voyez comme il s'enfle et se pavane, pour se donner un air imposant ! Mais moi, sur mon rapide coursier, je vais fondre sur lui comme un torrent débordé ; armé de mon glaive étincelant, je vais marcher à sa rencontre et jouer ma vie contre la sienne.

TOU-'AN-KOU

Tou-tching, que viens-tu faire ici ?

TCHING-PEÏ

Holà ! vieux scélérat, je ne suis pas Tou-tching ; je suis l'Orphelin de la famille de Tchao. Il y a vingt ans que tu massacras sans pitié ma maison entière, qui se composait de trois cents personnes ; je vais te prendre aujourd'hui, pour venger les injures de ma famille.

L'orphelin de la Chine

TOU-'AN-KOU

Qui est-ce qui t'a appris tout cela ?

TCHING-PEÏ

C'est Tching-ing.

TOU-'AN-KOU, *à part*

Ce jeune homme ne paraît pas être venu ici avec de bonnes intentions. Sauvons-nous pour nous tirer d'affaire ¹.

TCHING-PEÏ

Il chante sur l'air : *Siao-ho-chang*

Moi (*ter*), j'ai déployé de tous côtés des forces imposantes ; toi (*ter*), comment pourrais-tu fuir ou faire face à l'orage ? Tout à coup (*ter*) je l'ai frappé de terreur, et son âme défaillante est prête à s'échapper. Retiens (*ter*) l'insolence de ta langue. Oui, oui, oui, il n'y a plus à délibérer. Courons, volons, précipitons-le de sa selle brodée.

Tching-peï saisit Tou-'an-kou : Tching-ing accourt d'un air effaré

¹ Prémare s'est trompé deux fois dans ce passage : « J'ai un fils bien ingrat, mais je n'ai rien à me reprocher. L'expression *kan-tsing* signifie *débarrassé, hors d'affaire*.

L'orphelin de la Chine

SCÈNE IV

TCHING-ING, TCHING-PEÏ

TCHING-ING

Je crains que mon jeune maître n'échoue dans son dessein, et je viens derrière lui pour lui prêter main forte. — Grâce au Ciel et à la Terre, mon jeune maître s'est emparé de Tou-'an-kou.

TCHING-PEÏ

Soldats ! garrottez solidement ce scélérat. Je vais aller trouver le roi.

L'orphelin de la Chine

SCÈNE V

WEÏ-KIANG, suivi d'un huissier

Je suis Weï-kiang. Aujourd'hui Tching-peï est allé prendre Tou-'an-kou. Soldats, regardez bien à la porte. Dès que vous le verrez de loin, vous viendrez m'avertir.

L'orphelin de la Chine

SCENE VI

TCHING-PEÏ, TCHING-ING, WEÏ-KIANG, TOU-'AN-KOU

TCHING-PEÏ

Mon père, allons ensemble trouver le roi. (*Apercevant Wei-kiang.*)
Seigneur, ayez pitié des trois cents personnes de ma famille, dont la mort n'est pas encore vengée. Je viens de prendre Tou-'an-kou.

WEÏ-KIANG

Amenez-le ici. — Holà ! Tou-'an-kou, infâme brigand, qui immolais les hommes les plus vertueux, maintenant que te voilà pris par Tching-peï, qu'as-tu à répondre ?

TOU-'AN-KOU

Si j'avais été vainqueur ¹, je devenais roi ; vaincu, je suis votre prisonnier. Puisque je suis réduit à cette extrémité, je ne demande qu'une chose, c'est de mourir promptement.

TCHING-PEÏ, *parlant au premier ministre*

Seigneur, prêtez votre appui à Tching-ing.

WEÏ-KIANG

Tou-'an-kou, tu désires mourir promptement ; mais moi je veux que tu expires d'une mort lente. — Soldats, prenez-moi ce brigand, clouez-le sur l'âne de bois, et disséquez-le lentement en trois mille morceaux. Quand vous aurez coupé toute sa peau et

¹ Prémare fait ici un contresens très grave ; il traduit : *C'est pour le roi que je me suis perdu*. Le texte signifie littéralement : « Moi vaincre—alors régner ; moi être vaincu — alors être prisonnier. » Prémare a passé les trois premiers mots et les trois derniers, et il s'est arrêté seulement aux trois mots *wêi-wang-pai*, qu'il n'a pas compris, parce qu'il place après *pai* (être vaincu) le point qui doit précéder ce mot et couper la phrase en deux parties. Cette ponctuation vicieuse a forcé Prémare de lire *wéi* (à cause, pour) au lieu de *wêi* (être, devenir).

L'orphelin de la Chine

enlevé toute sa chair, vous fendrez sa poitrine et vous lui trancherez la tête. Gardez-vous de le faire mourir trop vite.

TCHING-PEÏ

Il chante sur l'air : *To-pou-chan*.

Prenez ce brigand, clouez-le sur l'âne de bois, et traînez-le sur la place publique. Gardez-vous de lui couper la tête et de lui fendre la poitrine. Quand je te disséquerais en mille pièces, quand je ferais un hachis hideux de tes débris palpitants, je ne pourrais épancher toute ma rage, ni assouvir ma vengeance !

TCHING-ING

Mon jeune maître, aujourd'hui vous avez vengé vos injures, et vous avez repris votre nom de famille. Mais ayez pitié de moi, qui reste sans appui et sans ressources avec toute ma famille.

TCHING-PEÏ

Il chante sur l'air : *Siao-liang-tcheou*

Qui est-ce qui voudrait sacrifier son propre fils pour élever secrètement celui d'un autre homme ? Il est impossible d'oublier des bienfaits aussi grands que les vôtres. Je vais chercher un peintre doué d'un rare talent, afin qu'il reproduise fidèlement les traits de votre figure. Je veux suspendre dans ma chambre ce portrait chéri, et lui rendre tous les jours mes hommages.

TCHING-ING

Quels grands services vous ai-je rendus, mon jeune maure, pour que vous me montriez un tel excès de bonté ?

L'orphelin de la Chine

TCHING-PEÏ

Il chante

Pendant trois ans entiers vous m'avez nourri de lait : n'est-ce pas cent fois plus beau que si une mère m'eût porté neuf mois dans son sein ? Heureusement qu'aujourd'hui j'ai échappé à dix mille morts, et que je ne ressens ni maladie, ni douleurs. Oui, quand je vous brûlerais des parfums, quand je vous offrirais des sacrifices, le matin et le soir, je ne pourrais jamais vous remercier dignement de m'avoir nourri et élevé comme un père et une mère.

WEÏ-KIANG

Tching-ing et Tching-peï, mettez-vous à genoux du côté de la porte du palais, et écoutez avec respect les ordres du roi.

Il lit

« Parce que Tou-'an-kou a immolé les hommes vertueux, et qu'il a cent fois violé les lois de l'État ; parce que, en un matin, il a massacré indignement toutes les personnes de la maison de Tchao, il ne fallait pas que les hommes pénétrés du sentiment de la justice pussent accuser le Ciel d'aveuglement ou de faiblesse. L'Orphelin a vengé aujourd'hui des injures accumulées depuis longtemps. Il a pris l'infâme ministre, et il a séparé sa tête de son corps. Je lui permets de reprendre son nom de famille, de s'appeler Tchao-wou ¹, d'hériter de la dignité de ses pères ², et de siéger parmi les ministres d'État. Han-kioué recevra des honneurs posthumes, et sera élevé au grade

¹ Ce nom signifie, littéralement, celui qui marche sur les traces de Tchao.

² Prémare fait un contresens ; il traduit : Que son père et son grand-père soient mis au rang des grands du royaume.

L'orphelin de la Chine

de général en chef ; Tching-ing aura une ferme de dix arpents ; on élèvera un tombeau au vénérable Kong-sun, et, sur une tablette de pierre, on gravera son éloge avec celui de Ti-mi-ming, et des autres serviteurs qui se sont signalés par leur dévouement héroïque. Dès aujourd'hui, tout le royaume de Tsin va prendre une face nouvelle. Que tout le monde tourne ses regards vers le monarque qui manifeste aujourd'hui sa bienfaisance sans bornes.

Tching-ing et Tching-peï se prosternent pour remercier le roi de ses bienfaits

TCHING-PEÏ

Il chante sur l'air : *Hoang ting wei*

Je vous remercie, ô prince ! de vos bienfaits qui vont descendre à grands flots sur tout le royaume de Tsin. Vous avez exterminé cet infâme brigand, et vous avez anéanti toute sa famille ; vous avez accordé à un Orphelin la faveur de changer son nom, et de ressaisir ses espérances, d'hériter de la dignité de ses pères, et d'être salué ministre d'État. Les hommes qui se sont sacrifiés pour l'honneur et pour la justice reçoivent de justes encouragements ; les officiers militaires rentrent dans leurs fonctions ¹ ; les malheureux sont recueillis et entretenus par votre munificence ; vous accordez des monuments funèbres à ceux qui ne sont plus, et, à ceux qui leur survivent, de hautes dignités et de nobles récompenses. Qui est-ce qui oserait affaiblir ou censurer vos bienfaits, qui s'étendent aussi loin que ceux du ciel ! Je jure d'exposer ma vie sur le champ de bataille, et de forcer tous les rois voisins à venir se ranger sous vos lois. Les historiens se plairont

¹ Il désigne ici Han-kioué, et plus bas, Tching-ing.

L'orphelin de la Chine

à conserver votre nom dans leurs annales, et le transmettront d'âge en âge entouré d'une gloire qui ne s'éteindra jamais.

@